

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JANVIER.—1898.

LA
LA REVUE CANADIENNE
1897

LA
REVUE CANADIENNE

RELIGIONI, PATRIÆ, ARTIBUS

SOUS LA DIRECTION DE

M. ALPHONSE LECLAIRE

33^e ANNÉE

1898

C. O. BEAUCHEMIN & FILS. PROPRIÉTAIRES-ADMINISTRATEURS
256 et 258, rue Saint-Paul
MONTRÉAL, CANADA



L'ANNONCIATION

D'APRÈS LE GUIDE.

GRÉGOIRE XIII, voulant respirer l'air pur sur le mont Quirinal, y fit construire un palais d'été, auquel d'autres papes ont ajouté des annexes et qui est aujourd'hui, comme le Vatican, une agrégation de palais. Indépendamment de la chapelle principale, il y en a une entièrement peinte à fresque par le Guide. Au maître-autel est une peinture à l'huile de cet artiste, l'Annonciation, morceau d'une beauté célèbre, dont nous reproduisons une gravure.

Il y a une certaine relation secrète entre ce tableau et sa destination : le faire en est soigné, comme il convient aux œuvres intimes ; les types en sont délicats, tels qu'on s'attend à les trouver dans un oratoire. Assurément lorsqu'on remonte par la pensée jusqu'à Raphaël ou à fra Bartholomeo, on voit bien tout ce que l'art a perdu dans

l'intervalle d'un siècle. Opposée à l'expression profonde de ces maîtres émus et originaux, à leur sentiment sérieux et recueilli, la grâce du Guide peut paraître efféminée, sa douceur ressemble à de la fadeur ; son génie, quand on l'observe dans les ouvrages de sa seconde manière (et celui-ci en est un), n'a plus le caractère, la saveur et la signification des peintures de sa jeunesse, et l'on croit s'apercevoir qu'il n'y a qu'un pas de cette facilité aimable aux stérilités de la décadence. Mais encore y a-t-il dans l'Annonciation du Guide, malgré le relâchement du style, des beautés qui répondent à certaines dispositions de l'âme, aux tendresses de la dévotion, à la modestie de l'amour divin ; et il faut convenir que cette ronde de petits anges est une image charmante.

A. Leclaneur.



VERS LE POLE

FRIDTJOF NANSEN ⁽¹⁾

I

LA race des Vikings n'est pas éteinte; les pays scandinaves prouvent glorieusement que sur leur sol glacé naissent toujours des héros, arrière-petits-fils de ceux dont les sages chantèrent les exploits contre une nature impitoyable et mystérieuse qui semblait vouloir réduire à néant la force, l'intelligence et l'intrépidité de l'homme.

La tâche de l'explorateur est toujours plus ou moins dramatique; celle de l'explorateur arctique est la plus

(1) Le 10 mars dernier, l'excellente revue catholique de Paris, le *CORRESPONDANT*, publiait un bel et saisissant article intitulé: *Vers le pôle: Fridtjof Nansen*. Cet article eut un tel retentissement, par toute l'Europe, que le directeur de l'*Illustration*, qui venait d'acheter de Nansen, pour 5590 francs, le droit exclusif de traduire en français et de publier son *récit de voyage d'exploration dans les mers du Nord et les dessins et photographies destinés à illustrer ce récit*, se crut lésé dans ses droits et intenta une action au *Correspondant*, réclamant 5000 francs de dommage. Inutile d'ajouter que la demande de l'*Illustration* fut déboutée avec dépens. L'avocat du *Correspondant*, M. Poincaré, avec cette parole claire et précise, forte et sobre à la fois, qui distingue l'éloquence de ce membre éminent du barreau de Paris, n'eut pas de peine à montrer qu'il n'y avait ni contrefaçon ni plagiat dans l'article de Mme Dronsart, qui d'ailleurs était antérieur à l'enregistrement des droits de l'*Illustration* et embrassait la vie toute entière du célèbre explorateur, qui entre tout vivant dans le domaine de l'histoire. Un moment, M. Poincaré a fait passer un véritable frisson sur l'auditoire en lisant d'une voix vibrante, et au milieu d'un silence recueilli, une belle page de Mme Dronsart sur les combats engagés par l'âme humaine contre la matière brutale, sur la grandeur de ces luttes de géants qui donnent à certaines créatures, dans l'imagination populaire, des proportions quasi surhumaines; puis, se tournant vers son adversaire, il lui a demandé brusquement sous le coup de l'émotion générale: "Est-ce dans Nansen, tout cela?... Non, ce n'est pas une contrefaçon; non, ce n'est pas un plagiat; c'est l'œuvre personnelle d'une Française jugeant un étranger et mettant son âme dans l'appréciation des faits qu'elle raconte..."

Nous avons cru être agréable à nos lecteurs en reproduisant cet article remarquable, en ce moment où le souvenir de la visite que nous a faite Nansen, au mois de novembre dernier, est encore frais dans toutes les mémoires. (N. de la D.)

tragique de toutes. Il n'est pas, dans l'histoire des combats incessants engagés par l'âme humaine contre la matière brutale, de chapitre plus émouvant que celui où l'on voit le courage et la volonté, l'esprit de découverte et d'aventure aux prises avec le Sphinx des glaces, immuable, ironique et cruel dans ses ténèbres opaques. L'homme prend alors des proportions surhumaines, et l'on conçoit que l'imagination populaire le transforme en compagnon ou même en égal des dieux.

A l'origine, ces luttes de géants eurent pour principal objectif l'intérêt commercial, peut-être aussi le besoin de trouver des terres nouvelles pour une population à l'étroit ; néanmoins le désir de savoir, de mieux comprendre le monde terrestre s'éveilla chez quelques-uns dans des temps très reculés. Othar, qui vint vers 890 à la cour d'Alfred le Grand en Angleterre, " sentit, dit-il, une inspiration, une soif d'apprendre, de démontrer jusqu'où la Terre s'étendait vers le nord, de savoir s'il y avait des régions habitées au delà de l'étendue déserte ". Il partit pour un voyage d'investigation géographique, doubla le cap Nord et navigua jusque dans la mer Blanche, sur des barques ouvertes. Harold, roi des Normands, suivit son exemple ; puis la grandeur de son peuple diminua. Le souvenir des découvertes s'effaça presque entièrement, et il fallut attendre les expéditions des Hollandais et des Anglais au seizième et au dix-septième siècle, pour qu'elles fussent renouvelées, on sait avec quel succès. Toutefois, il était réservé au dix-neuvième siècle de poursuivre le but le plus noble, de pratiquer le pur dévouement à la science, sans arrière-pensée de gain, de pêcheries, d'or ou de fourrures précieuses. Sur ce nouveau champ de bataille, il y a de la gloire pour tous, et les nations qu'on appelle *petites* peuvent y égaler les plus grandes. La Norvège s'est fait un beau renom dans l'héroïque phalange qui a suivi les traces de Pythéas, le contemporain

d'Alexandre le Grand, parti de Massilia (notre Marseille) pour cette mystérieuse terre de Thulé, que la reine Élisabeth baptisa, dix-huit cents ans plus tard, du nom de *Meta incognita*.

Plus de mille années se sont écoulées depuis que les premières nefes des Vikings s'aventurèrent dans la mer du Nord et l'océan Arctique, poussées, tantôt par la tempête, tantôt par l'esprit d'aventure et de négoce, de la côte orientale du Groënland à la côte septentrionale de la Sibérie. La liste est longue, depuis Éric le Rouge et Lief jusqu'à Nordenskjöld et Nansen, des hardis hommes de mer acharnés pendant longtemps à la poursuite des rennes et des ours polaires, de la baleine, du phoque et du morse, puis tourmentés, à leur tour, du besoin passionné de savoir, de percer le mystère des régions réputées inaccessibles. Pour suffire à pareille tâche, il faut de ces hommes dont la force morale et l'endurance physique tiennent du prodige, dont l'âme ardente et impérieuse prétend annihiler le corps et ses besoins, au gré de sa volonté indomptable. Leur passion, c'est la déesse Kali de l'Hindou, la puissance dévorante à laquelle on jette en pâture tout ce qu'elle demande, même ce qu'on a de plus cher.

Il ne faut pas juger ces hommes d'après le niveau moyen des autres ; ils sont vraiment *possédés* d'un démon qui les pousse, les entraîne et abolit, au moins temporairement en eux, les sentiments auxquels se soumet le commun des âmes. Ce démon, c'est celui que nous appelons le génie.

Fridtjof Nansen est un de ces êtres extraordinaires, si intéressants à suivre dans le développement de leur nature exceptionnelle, dans les œuvres qui en sont les manifestations.

Né en 1861, dans les environs de Christiania, où sa mère possédait un petit domaine, il est aujourd'hui dans le complet épanouissement de sa nature virile ; mais les

fatigues surhumaines qu'il a subies ont laissé leurs traces sur sa beauté robuste. L'atavisme s'affirme en lui par sa ressemblance intellectuelle et morale avec Hans Nansen, l'ancêtre qui fit, il y a trois cents ans, sortir son nom et sa famille de l'obscurité. Hardi jusqu'à la témérité, résolu, ambitieux surtout de savoir, doué d'une volonté de fer, né pour conduire des hommes, mûr à vingt ans, observateur sagace, navigateur, négociant, homme politique, écrivain, Hans se distingua dans tout ce qu'il entreprit et trouva moyen, à une époque où l'on ne possédait que des connaissances, des cartes et des instruments rudimentaires, d'écrire un livre intitulé : *Compendium cosmographicum*, que les marins consultaient encore au commencement du dix-neuvième siècle. Bien que sa descendance ait compté des esprits distingués, aucun n'aurait mérité d'être son fils autant que celui dont le nom retentit aujourd'hui dans le monde entier.

Fridtjof Nansen a foi en sa destinée ; c'est déjà une force. " N'est-ce pas vraiment merveilleux ? écrit-il en 1885 ; si quelqu'un peut être excusable de croire en son heureuse étoile, c'est bien certainement moi ; toutes les chances extraordinaires sont survenues aux moments critiques de ma vie, me montrer le chemin que je devais suivre." Son premier bonheur fut d'avoir un père à la fois ferme et tendre, droit et consciencieux, assez intelligent et généreux pour comprendre vite qu'il avait affaire à une nature exceptionnelle, devant laquelle la sienne propre devait s'effacer dans une certaine mesure, pour n'en pas gêner le développement ; et à côté de ce père se trouva une mère absolument supérieure, résolue, éclairée, active, intrépide, toute à tous dans sa maison dont elle était la cheville ouvrière. Son fils est bien vraiment son œuvre à tous les points de vue. Elle l'aima et l'éleva en mère spartiate ; elle trempa son âme et son corps.

Seconde circonstance heureuse pour Fridtjof Nansen :

il naquit et vécut à la campagne, près d'une rivière, de la mer, des bois et des montagnes ; partout il trouva de quoi satisfaire son insatiable besoin d'activité, de développer ses forces ; d'acquérir une endurance que rien ne rebutait ni n'effrayait ; les obstacles à surmonter, les dangers à braver, la lutte avec les fatigues et les éléments, un aliment toujours renouvelé pour sa curiosité sans cesse en éveil, il trouva tout cela dans ses fermes, son fjord, ses bois et ses rochers. Mais s'il endurcissait son corps, il conservait la profonde sensibilité de son cœur, autre trait de caractère qu'il tient de sa mère. Il raconte qu'à l'âge de dix ou onze ans, lui et son frère cadet prirent un jour la clef des champs pour aller au loin, dans la forêt, rendre visite à de jeunes camarades ; la route était longue et difficile, parfois même dangereuse ; ils ne rentrèrent qu'à onze heures du soir. De loin, ils virent des gens et des lumières en mouvement. On les cherchait. " Nous y voilà, se dirent-ils, fort peu rassurés. — Où êtes-vous allés ? demanda la mère. — A Sorkedal." Elle répondit d'une voix singulière : " Vous êtes d'étranges garçons ! " Et ses yeux étaient pleins de larmes.

Pas un mot de reproche ! Ils en auraient pleuré eux-mêmes.

Plus tard, Nansen se fiançait à une jeune fille qu'il aimait profondément et lui disait sans transition : " Je vous aime... , mais vous savez que je vais au pôle Nord ? " ce qui signifiait : " Je vous abandonnerai pendant trois ans au moins." Quand vint le jour du départ, il était père d'une fillette de huit mois qu'il adorait ; elle souriait inconsciente dans les bras de sa nourrice. " Oui, dit-il, tu ris, petite Liv, et moi... " Et un sanglot brisa la parole sur les lèvres de cet intrépide.

Ce mélange de stoïcisme et de tendresse presque enfantine donne, paraît-il, un charme particulier à la personnalité du célèbre explorateur. Son sourire corrige

par sa douceur l'acuité presque terrible du regard qui s'est accentuée dans la longue lutte avec l'inconnu, les ténèbres et l'interrogation perpétuelle d'un adversaire cruellement puissant. Sous l'apparence dure et un peu inquiétante, le fonds de sensibilité et de poésie a subsisté.

Il est évident que la discipline sévère à laquelle Nansen a dû se soumettre jusqu'à l'âge viril, a été en même temps intelligente, n'a pas violenté sa nature morale, n'a durci que l'enveloppe ; le cœur qui dictait au jeune homme de vingt-deux ans la charmante lettre de Noël 1883, est resté semblable à lui-même, bon, expansif et même naïf aux heures de détente, dans l'étroit salon de son navire comme autrefois dans sa chambre de jeune savant. " Cher vieux père, disait la lettre, il approche donc ce premier jour de Noël que j'aurai passé loin de mon *home*, cet heureux, splendide temps de Noël, qui semblait à nos esprits d'enfants être le comble de toutes les joies terrestres et le modèle de tout ce que nous pouvions imaginer des béatitudes célestes. Aux yeux du jeune homme, le tableau est toujours baigné dans un rayonnement rosé, bien que les lignes en soient légèrement altérées. Mes pensées volent silencieusement vers le foyer sur des ailes douces et mélancoliques, pour saluer tous les heureux et paisibles souvenirs de Noël, revêtus de ce charme magique qui enveloppe toujours une maison chère et heureuse au delà de toute expression, où tant de gaies fêtes de Noël ont été célébrées. Comme ces jours étaient paisibles et impressionnants ! comme Noël s'avancait doucement, silencieusement, dans la pureté blanche de la neige ! Les larges et doux flocons voltigeaient et tombaient sans bruit, répandant une sorte de sérieux sur l'âme enfantine qui cependant bondissait d'une joie irrépressible. Enfin, l'aurore du grand jour se montrait : la veille de Noël ! Maintenant notre impatience atteignait sa dernière limite. Impossible de rester tranquilles ou

assis n'importe où ; il nous fallait aller, venir, agir, faire quelque chose pour passer le temps, distraire nos pensées... Parfois la chance voulait que quelqu'un fût obligé de courir en ville pour une dernière commission, avant que l'on allumât les bougies. Alors quelle joie de s'asseoir à l'arrière du traîneau, tandis qu'il volait sur la glace unie et dure, les clochettes sonnait gaiement, les étoiles étincelant dans le ciel sombre. Le moment solennel arrivait enfin ; le père entrait dans la pièce où se trouvait l'arbre... , puis, tout à coup, la porte s'ouvrait et toutes les lumières de Noël apparaissaient à nos yeux éblouis. Nous restions d'abord bouche bée, paralysés par l'extrême joie, et les transports qui éclataient ensuite n'en étaient que plus violents. En vérité, en vérité, je n'oublierai de ma vie ces veilles de Noël."

A toute chose la jeune âme apportait la même ardeur, qu'il s'agit de marche, de chasse, de pêche, de bains glacés, de course sur ces longs patins norvégiens qui mettent des ailes aux pieds... ou d'étude. L'activité de l'esprit égalait l'intrépidité du corps ; l'enfant voulait tout comprendre ; bien imprudent celui qui déclarait devant lui l'impossibilité d'une chose quelle qu'elle fût ; il n'avait plus qu'un rêve : démontrer le contraire. " Il vous posait tant de questions, a dit un de ses plus vieux amis, qu'il vous rendait malade ; bien des fois je lui ai fait des scènes violentes à propos de ses éternels *pourquoi*. Ses longs accès de songerie exerçaient la verve railleuse de ses frères et sœurs. Les deux bas n'étaient enfilés le matin qu'avec un entr'acte exagéré. " Voilà le musard parti," s'écriaient les jeunes voix taquines ; il ne fera jamais rien de bon, il est trop songe-creux ! " Le songe-creux laissait dire et poursuivait ses rêves. Toujours il regardait la difficulté en face, bien résolu à faire complètement ce qu'il entreprenait, aussi patient dans l'exécution qu'audacieux dans la conception. " Si tant d'expéditions arctiques

ont échoué, a-t-il écrit depuis son retour, c'est qu'elles ont été insuffisamment préparées ; la nôtre a duré trois ans ; les préparatifs avaient pris le même temps et le projet en avait été formé et médité trois fois trois années plus tôt." Si le génie est une longue patience, Fridtjof Nansen a quelque droit d'y prétendre.

Il est vraiment intéressant de suivre sur ses portraits à différents âges, les effets du travail cérébral, du combat sans cesse renouvelé contre l'obstacle obstinément cherché, héroïquement vaincu ou bien accepté, sans découragement, des travaux herculéens accomplis sans défaillance, mais non sans blessures. L'enfant est beau, sain, vigoureux ; dès l'adolescence, les belles lignes du visage, le front puissant, les traits réguliers et accentués prennent une expression de réflexion et de rêve avec un mélange de force et de douceur ; l'œil est profond, la bouche est bonne, le corps se développe splendidement. Puis peu à peu la concentration de la pensée, l'inquiétude de l'imagination, la méditation des problèmes ardues et des moyens de les résoudre, la conception des projets les plus audacieux et des mesures à prendre pour les réaliser, le corps à corps incessant avec l'inconnu, le danger, les fatigues inouïes, la lutte intime contre les aspirations de l'homme resté aimant et tendre sous un aspect voulu d'insensibilité, résolu à sacrifier, sur l'autel de la science et de la vérité, la joie de vivre, si ardente en lui, les belles rêveries du poète, la fraîcheur de la jeunesse et les plus chères jouissances du cœur, tout cela réuni a durci les traits, creusé les joues et des plis profonds entre les yeux, ridé l'épiderme sur les muscles robustes. Il y a quelque chose de tragique dans l'expression des derniers bustes et portraits de Nansen et, tout en reconnaissant un homme encore dans la force de l'âge, on sent que cette vie s'est dépensée sans mesure, avec le fanatisme qu'engendre l'idée toute-puissante, tyrannique, absorbante.

Ce furent d'abord les sciences naturelles qui fixèrent l'attention de Fridtjof Nansen, la zoologie surtout. Après avoir passé ses examens avec succès, il eut un moment d'incertitude quant au choix d'une carrière ; le conseil d'un de ses professeurs lui révéla promptement sa vocation. Ce conseil fut d'aller faire un tour dans les mers polaires, à bord d'un navire voué au commerce du phoque. La grande région des glaces exerça aussitôt sa fascination particulière sur le jeune homme. La chasse aux monstres marins et à l'ours, les études astronomiques, zoologiques et autres, la nature sympathique du capitaine, la bonne entente avec ses compagnons qui éprouvèrent pour lui une amitié pleine d'admiration, tout fit de ce premier voyage une partie de plaisir. En même temps il sentit son ambition s'éveiller et l'avenir lui apparut sous un jour nouveau.

Dès qu'il mit au retour le pied sur la terre natale, Nansen, à peine âgé de vingt et un ans, reçut l'offre de devenir conservateur du Musée scientifique de Bergen. Le directeur avait compris ce qu'il y avait d'exceptionnel dans ce jeune esprit. Nansen accepta et se mit consciencieusement à l'œuvre, mais son regard était fixé sur l'avenir : il avait aperçu la côte du Groënland ; il en rêvait. Pendant l'automne de cette même année 1882, le projet de sa première grande expédition s'empara de son imagination. Lui-même a raconté comment. " J'étais assis, écoutant avec indifférence la lecture du journal. Tout à coup mon attention fut éveillée par un télégramme disant que Nordenskjöld était revenu sain et sauf de son expédition au Groënland et qu'il n'avait trouvé aucune oasis, mais seulement des champs de glace sans fin, où ses Lapons avaient parcouru, sur leurs patins, une distance extraordinaire en un laps de temps étonnamment court. Instantanément et comme un éclair, l'idée me vint d'une expédition pour traverser le Groënland d'une côte à

l'autre, sur des patins." Tel fut le plan qu'il expliqua plus tard en public et qu'il réalisa. Quatre ans et demi s'écoulèrent avant qu'il l'exécutât.

Enfermé dans son cabinet de savant, il écrivait à son père : " Je ressens un traître besoin de m'évader chaque fois que j'entends parler de telles aventures, un désir ardent de nouvelles expéditions et de voyages, et de telles pensées font naître une inquiétude, une agitation parfois dure à surmonter et qui me tourmente beaucoup avant d'être enfin conquise. Toutefois, le meilleur remède c'est le travail et je l'applique en général avec succès." En attendant la réalisation de son grand projet, Nansen interrompit ses travaux à Bergen, pour se rendre dans un pays bien différent de ceux qu'il connaissait ou désirait explorer. En 1886 il respira l'air chaud et embaumé de l'Italie, où il voulut poursuivre ses études zoologiques, biographiques et du système nerveux à Pavie et à Naples ; là, il surprit les savants italiens et allemands par ses lumières et son application en des matières si différentes de celles auxquelles on le croyait voué exclusivement.

II

L'année 1887 fut une date décisive dans la vie de Nansen. Le démon l'avait saisi ; il allait tenter de traverser le Groënland.

Le 3 novembre 1887, le professeur Brøgger, de Stockholm, vit entrer dans son laboratoire un grand jeune homme aux épaules larges, robuste, mais avec la grâce et la souplesse de la jeunesse. " Ses cheveux un peu rudes, dit M. Brøgger, étaient rejetés en arrière du front puissant. Il vint droit à moi et me tendit la main avec un sourire particulièrement séduisant, puis il se nomma.

" — Vous allez au Groënland ? lui dis-je.

" — J'y pense.

“ Je le regardai droit dans les yeux. Il était là, debout, avec son bon sourire qui éclairait ses grands traits accentués. avec sa complète confiance en lui-même qui inspirait confiance aux autres. Bien que sa manière d’être ne changeât pas, fût tout le temps calme et franche, il me sembla grandir à chaque mot. Ce projet, cette expédition sur patins à partir de la côte orientale, qu’un instant avant je considérais comme insensée, devint, au courant de notre conservation, la chose la plus naturelle du monde. J’en fus convaincu tout à coup ; je conclus : il fera cette chose aussi certainement que nous en parlons ici. Cet homme dont je ne connaissais même pas le nom deux heures auparavant, m’avait, en quelques minutes, tout naturellement, inévitablement, me paraissait-il, conquis au point qu’il me semblait l’avoir connu toute ma vie, et sans réfléchir le moins du monde comment cela se faisait, je savais que je serais heureux et fier d’être son ami toujours.”

Une nature capable d’impressionner de la sorte un grave professeur n’est certes pas coulée dans un moule banal. M. Brøgger ajoute : “ Nous allâmes trouver Nordenskjöld (c’était pour le consulter que Nansen avait fait le voyage de Stockholm) ; il était plongé jusqu’aux yeux dans le travail de son laboratoire ; je présentai :

“ M. Nansen, conservateur du musée de Bergen ; il a l’intention de traverser la plaine de glace du Groënland.

“ — Bonté du ciel !

“ — Et il désirerait vous consulter à ce sujet.”

La bombe avait fait explosion. L’expression aimable, mais un peu distraite de Nordenskjöld avait disparu ; le plus vif intérêt était éveillé. Il examinait le jeune homme de la tête aux pieds, comme pour voir de quoi il était fait. Puis il s’écria, l’œil malicieux :

“ — Je lui ferai cadeau d’une paire d’excellentes bottes. En vérité, je ne plaisante pas ; c’est une question très

importante et très sérieuse que d'avoir des chaussures de la meilleure qualité.

“ Envoya-t-il les bottes ? Je l'ignore, mais je sais qu'il lui offrit plus tard une excellente paire de lunettes pour la neige.

“ La glace est rompue ; Nansen explique ; Nordenskjöld écoute, interroge et fait de petits signes de tête parfois un peu sceptiques. Le projet lui paraît téméraire, mais non impraticable. Il est évident que la personnalité de Nansen a fait immédiatement sur lui une forte impression. Il est tout prêt, sans tarder et de la manière la plus cordiale, à mettre sa propre expérience au service du jeune homme.

“ Il y eut ce soir-là une réunion à la Société géographique. Il se faisait tard ; nous étions rentrés chez moi et nous causions, quand on sonna à ma porte. C'était Nordenskjöld. Je compris aussitôt combien il s'intéressait à l'affaire. Il invita Nansen à dîner pour le lendemain, et celui-ci emporta beaucoup de précieux conseils avec l'assurance de l'entière sympathie du vieil explorateur. Quand, près de deux ans plus tard, ils se revirent à Stockholm, le projet téméraire était accompli.”

L'opinion se montrait aussi malveillante que possible. Nansen était traité de fou ; il lui fallait environ 10,000 francs et l'on s'opposait à ce que le gouvernement prît l'argent des contribuables pour payer un *suicide* qui, en outre, entraînerait la mort de plusieurs autres hommes. L'argent vint du Danemark et, lorsque l'explorateur eut réussi, ses compatriotes lui reprochèrent d'avoir accepté l'aide de l'étranger ! O justice humaine !

Mais Nansen avait la foi inébranlable du génie. En expliquant son plan, il disait : “ En pénétrant dans l'intérieur par l'est, il ne me faudra traverser le Groënland qu'une fois. Il est vrai que toute retraite nous sera coupée. La côte inhospitalière habitée seulement par des tribus éparses d'Esquimaux païens, ne serait nullement

une résidence d'hiver enviable dans le cas où nous rencontrerions des obstacles imprévus dans l'intérieur ; mais moins tentante sera la ligne de retraite, plus puissant sera l'aiguillon qui nous poussera en avant. C'est là une des parties essentielles du plan : tous les vaisseaux brûlés, tous les ponts rompus."

Nansen rappelait les paroles de Nordenskjöld : " L'investigation de l'intérieur inconnu du Groënland doit avoir des résultats si importants pour la science, qu'on ne peut aujourd'hui suggérer une plus noble tâche à l'explorateur arctique. " Nansen avait pleine conscience de cette importance.

" Il fallait, chez le chef de l'expédition, une réunion de qualités tout à fait inusitée, une imagination aventureuse pour la concevoir, une hardiesse de Viking pour l'exécuter, un entraînement physique, intrépide pendant l'enfance et la jeunesse pour en supporter les fatigues, et un dévouement absolu à la science pour bien mettre à profit toutes les occasions qu'il offrirait. Il fallait plus encore, ajoute son biographe, M. Brøgger ; il était jeune, connu seulement par son projet ; il allait conduire des hommes, ses égaux, dont quelques-uns avaient eux-mêmes commandé ; il aurait besoin d'un tact et un instinct particuliers ; il possédait l'un et l'autre ; il savait faire ce qu'il fallait au bon moment ; trop absorbé toute sa vie dans ses pensées pour se prodiguer beaucoup, il s'attachait fortement à ceux qu'il choisissait, et sa cordialité lui gagnait vite la sympathie et la confiance. Comme son ancêtre Hans Nansen, il était né " meneur d'hommes." Il fallait bien un chef, une voix décisive, mais, en même temps, il fut convenu que, pour le travail à faire et pour la faim à endurer, l'égalité serait absolue, et ce fut par la suite un lien indissoluble."

La responsabilité de Nansen était énorme, mais il avait l'habitude de tout voir par ses propres yeux ; il était

éminemment pratique, adroit et endurant. La petite troupe ne devait se servir ni de rennes ni de chiens ; les hommes seraient leurs propres bêtes de somme et porteraient leur pain comme leurs instruments. Il fallait combiner le nécessaire avec un minimum de poids. Nansen y pensait nuit et jour. Il n'oublia rien. Il a raconté lui-même cette terrible traversée du Groënland pendant laquelle le froid fut exceptionnel, inattendu pour la saison. Une inspiration du chef sauva l'expédition ; au dernier moment, il changea les sacs de laine dans lesquels on devait dormir, pour des sacs en peau de reune : ce fut le salut. Nansen a parlé modestement de son *étoile* et de sa *chance*, mais, en pareil cas, la chance se compose de prévoyance, d'intelligence des situations, de capacité, en un mot, de génie.

Le 17 juillet 1888, l'expédition quittait le navire qui l'avait amenée sur la côte du Groënland, ou plutôt sur la banquise relativement étroite qui l'en séparait, et le 24 septembre seulement elle retrouva la terre sous ses pieds. Entre ces deux dates, que de périls et d'épreuves !

Ce fut d'abord, pendant trois semaines, la banquise mouvante, entraînant les navigateurs à la dérive vers le sud, quand ils voulaient remonter vers le nord ; chaque jour ils échappaient à un nouveau danger, flottant sur des bancs de glace, y dormant tandis que le ressac menaçait de briser la fragile barrière qui les séparait de la mort, ramant dans leurs frêles bateaux au-dessous des icebergs surplombants, s'en écartant deux minutes avant qu'ils se brisassent (Nansen trouvait cela *drôle*).

Puis une fois sur terre, le 10 août, après une navigation terrible, le long de la côte, ce furent les chutes dans des fissures, juste aux endroits où leur alpenstock pouvait les sauver ; le sommeil sur la glace par des froids de 45 degrés, la faim, la soif (à partir du 21 août, on n'eut plus en fait d'eau qu'un peu de glace fondue par la chaleur du

corps), la marche lente sur une surface montueuse qui s'éleva jusqu'à 8860 pieds, l'obligation de s'atteler aux traîneaux sur une glace très inégale, ou une neige très lourde, de porter de gros bagages, de braver le vent, la pluie, les tempêtes de neige, et cela pendant des semaines ! "Ce n'était pas précisément agréable," admettait Nansen.

Enfin, le 11 septembre, ils commencèrent à descendre vers l'ouest, et le 19 ils aperçurent la terre au loin. "Nous étions comme des enfants, a écrit Nansen ; nous avons la gorge serrée et nos yeux, suivant les vallées, cherchaient vainement la mer. Il fallait cependant avancer très prudemment, car on traversait la traîtresse zone marginale criblée de crevasses.

Le 11, on trouva de l'eau et l'on but avec ivresse. "On sentait positivement l'estomac se détendre."

Le 24, on avait de la terre et des pierres sous les pieds. "Impossible de décrire le bien-être et la joie qui firent vibrer tous nos nerfs quand nos pas foulèrent la bruyère élastique, quand nous parvint le parfum merveilleux de l'herbe et de la mousse !"

Pour gagner un port, les explorateurs durent fabriquer un canot avec la toile qui servait de parquet à leur tente et des branches de saule. Du port de Herrnhut, on gagna Godthaab par terre, et quelles furent alors les sensations des héroïques voyageurs ? "Celles du triomphateur ? — Non, répond le chef ; nous avons si longtemps contemplé de loin le but, que nous en avons escompté les joies."

Par le fait, ils étaient trop las, trop épuisés pour sentir vivement autre chose que le bien-être matériel, la satisfaction délicieuse de manger à leur faim et de dormir dans un vrai lit. L'esprit a beau faire, il faut que la bête ait son tour !

Nous n'avons pas qualité pour exposer les résultats scientifiques de cette expédition qui affirma enfin l'existence, jusque-là discutée, d'une immense et continue étendue de glace d'une côte à l'autre du Groënland.

D'autres, plus autorisés, ont établi que les résultats zoologiques et botaniques avaient été forcément nuls, puisqu'on n'avait pas trouvé trace de vie animale ou végétale.

En revanche, les résultats géographiques, géologiques, météorologiques, astronomiques ont été précieux et importants. Plus on connaîtra et comprendra l'âge glaciaire, et plus hautement on appréciera les effets de l'expédition de Nansen au Groënland.

Marie Droncart.

(A suivre.)



L'ÉTENDUE DU CANADA ET DES ÉTATS-UNIS

COMPARÉE A CELLE DE DIVERSES PUISSANCES DE L'EUROPE.

LA carte ci-jointe, destinée à donner une juste idée de l'étendue de plusieurs puissances de l'Europe par rapport à l'Amérique du Nord, n'a guère besoin de détails textuels ; néanmoins, pour en faire comprendre l'importance et l'utilité, remarquons qu'il a été publié jusqu'à ce jour d'excellents atlas universels, donnant pour les régions du globe les plus peuplées des cartes admirablement dressées ; mais il arrive qu'une puissance très peuplée, quoique d'une maigre étendue, occupe une feuille entière de l'atlas, tout aussi bien qu'une autre puissance d'une étendue bien supérieure. Alors, il y a confusion : si l'on n'a pas soin de se munir d'un compas et de comparer entre elles les échelles relatives à chacune de ces cartes, on n'a aucune idée de la proportion qui existe entre les deux puissances que l'on envisage.

Pour remédier à cela, le dernier congrès géographique tenu à Londres en 1895 a décidé de publier une carte de notre globe à l'échelle du millionième ; l'unité de mesure itinéraire sera le mètre et le premier méridien celui de Greenwich.

Il est facile de juger des dimensions que devra avoir cette carte, car le pourtour de la terre sur l'équateur étant de 40 mètres de l'est à l'ouest, la hauteur dépendra du système de projection adopté. 40 mètres forment environ 131 pieds anglais ; ce sera un beau morceau, et il va sans

dire que cette carte se composera d'une quantité de feuilles d'égale grandeur pouvant se raccorder de proche en proche, de sorte que l'on pourra se constituer avec un certain nombre de feuilles une carte de l'étendue que l'on voudra.

La carte ci-jointe est dressée suivant la projection de Mercator, c'est-à-dire que les méridiens, au lieu de se rapprocher petit à petit en avançant vers le pôle, sont parallèles entre eux. Par suite de cela, il serait assez difficile de comparer entre elles deux puissances dont les cartes seraient dressées suivant cette projection, une de ces régions étant située dans la partie équatoriale et l'autre vers les latitudes élevées.

Tel n'est pas le cas lorsqu'on compare les pays d'Europe avec l'Amérique du Nord.

Sur cette carte, les diverses puissances européennes sont placées, sur le continent américain, à leur véritable latitude et l'échelle employée est la même de part et d'autre, de sorte qu'il n'y a pas lieu à confusion.

Prenons la France : elle est dessinée à cheval sur la province de Québec, de telle façon que le méridien de Paris concorde avec celui de Montréal. Nous remarquons de suite que Paris est plus rapproché du pôle que Montréal et occupe une latitude sensiblement égale à celle de Vancouver, Port-Arthur, le nord du lac Saint-Jean et Matane, sur la rive droite de l'estuaire du fleuve Saint-Laurent.

La plus grande distance nord-sud que l'on puisse parcourir en France, c'est-à-dire de Dunkerque à la frontière d'Espagne, près de Port-Vendres, est équivalente à la différence de latitude entre l'extrémité sud de la baie d'Hudson et les villes de Détroit ou Boston.

Brest à l'ouest et Menton à l'est, aux bords de la Méditerranée sont les deux points extrêmes de la France comme longitude, et cette différence est à peu près équivalente à celle qui existe entre les villes de London (Ontario) et de Portland (Maine).

La Suisse, pays si montagneux, avec des pics de douze à quatorze mille pieds, peut être représentée par un ovale compris entre la Rivière-du-Loup (Fraserville), Frédéricion (Nouveau-Brunswick) et le village de Saint-François de Beauce.

L'Angleterre et l'Irlande sont enclavées dans la grande presqu'île du Labrador, dont elles n'occupent qu'une bien faible partie.

Londres correspond à peu près au détroit de Belle-Isle et à l'extrémité sud de la baie d'Hudson comme latitude.

Pour ce qui concerne la température des Iles Britanniques, le contraste est frappant lorsqu'on voit que la ville d'Edimbourg, cette belle Athènes du Nord, occupe une latitude égale à celle de Hopedale, malheureux bourg de pêcheurs esquimaux, situé sur la côte du Labrador, et où les rigueurs d'un hiver glacial se font sentir pendant les deux tiers de l'année.

Également, la ville d'Inverness, au nord de l'Écosse, occupe une latitude égale à celle de Sitka (Alaska).

Le contraste est encore plus frappant si nous arrivons à la Belgique.

Cette petite puissance et la Hollande sont reproduites à cheval sur le Manitoba, toujours à leur véritable latitude.

La Belgique a une surface de 11,373 milles anglais carrés et celle de la Hollande est de 12,680.

Le total de ces deux surfaces nous donne 24,053 milles carrés, ce qui ne fait pas la moitié de celle du Manitoba, évaluée à 64,066 milles carrés.

La population de la Belgique est de 6,200,000 habitants ; si la densité de la population était la même au Manitoba, ce dernier devrait avoir une population de 34,900,000 âmes ; d'après les dernières statistiques, il n'en contiendrait qu'environ 160,000 ; les habitants du Manitoba

peuvent donc dormir tranquilles et n'ont pas à craindre de se voir bientôt aussi serrés qu'en Belgique.

Les Iles Britanniques sont reproduites à nouveau sur la région Ouest, afin de donner une juste idée de leur faible étendue par rapport aux territoires d'Alberta, Saskatchewan, etc... Valence, le pays des belles oranges, est à une latitude presque équivalente à celle de Denver, mais la température hivernale est loin d'être la même dans chacune de ces deux villes.

L'Amérique est vraiment le pays des grands fleuves : le Missouri traverse une région qui excède en longueur le parcours que l'on ferait en traversant la France dans toute sa largeur, la Suisse, puis l'Italie dans toute sa longueur ; et ce cours d'eau n'est qu'un affluent du Mississippi ; mais en remontant du confluent vers les deux sources, le Mississippi a un moins long cours.

La presque île scandinave, formée de la réunion de la Suède et de la Norvège, est allongée du sud au nord et reproduite sur le territoire du Nord-Ouest.

A Sitka, petite ville où se trouve concentré le commerce des fourrures de l'Alaska, et située dans une île du Pacifique, on ne pense guère avec plaisir à se diriger vers le nord ; assez nord comme cela, dit-on, et si ce n'était que le commerce des fourrures oblige un certain nombre d'hommes un peu aventuriers à s'avancer vers le fleuve Yukon, dans l'intérêt de leurs affaires, l'Alaska serait un pays presque aussi inconnu, ou du moins aussi peu fréquenté que la région des tundras dans la partie nord de la Sibérie. (1)

La ville de Stockholm occupe sensiblement la même latitude que Fort Churchill, terminus sur la baie d'Hudson de la ligne projetée de Winnipeg à cette baie.

(1) Ce travail est dans nos cartons depuis plusieurs mois, attendant son tour pour paraître, ce qui explique pourquoi l'auteur ne parle pas du Klondyke et de la récente découverte de ses mines, qui a depuis entraîné une foule avide d'or à remonter le Yukon. (N. de la D)

Jetons un coup d'œil au delà du cercle polaire, parmi ces îles qui forment l'archipel Larry, et nous voyons qu'en Norwège, existe à la même latitude la ville de Hammerfest, la plus septentrionale du globe. Il est rare qu'au cœur de l'hiver, la température y descende au-dessous de 55° Fahrenheit. Cette différence de température d'un continent à l'autre est due, comme tout le monde le sait, à ce courant bienfaiteur, le Gulf-Stream, qui amène sur les côtes nord-ouest d'Europe les eaux chaudes du golfe du Mexique, après avoir cependant perdu, sur son long parcours, une grande partie de sa chaleur.

Pour finir :

En comparant entre elles les longitudes de Duluth, à l'extrémité ouest du lac Supérieur, et de Kingston, vers l'extrémité est du lac Ontario, nous remarquerons que cette différence de longitude excède la plus grande largeur E. O. de la France ; de même, du nord au sud, les grands lacs occupent une étendue telle que la différence de leurs latitudes extrêmes correspond sensiblement à celle existant entre Paris et l'extrémité sud de la France. C'est cette remarque qui peut donner la meilleure idée de l'étendue de ces grands lacs, qui constituent la plus grande masse d'eau douce existant à la surface de notre globe.

Comme je le disais au début, inutile d'entrer dans trop de détails textuels, car l'inspection de la carte en dira beaucoup plus que toutes les dissertations que l'on pourrait broder sur le sujet.

La géographie, autant que possible, doit s'apprendre par les yeux, par l'étude des cartes détaillées publiées sur chaque région jusqu'à nos jours ; la partie descriptive ne doit venir qu'ensuite, lorsqu'on est bien pénétré de la situation et de l'étendue de chaque région.

Malheureusement, dans les établissements scolaires, la géographie et l'histoire ne forment qu'un, sont enseignées

par le même professeur, lequel, la plupart du temps, n'a jamais mis le pied hors de la région dans laquelle il a vu le jour ; ou du moins, s'il a quelque peu voyagé, ce n'est que d'une façon toute superficielle. Il n'y a cependant rien comme de voyager, d'assister sur place à chaque phénomène, en se rendant compte des choses par soi-même, pour pouvoir enseigner la géographie avec fruit.

Cela coûte cher, de voyager ! répondra-t-on. C'est vrai.

Celui qui achève ces lignes a eu le grand avantage de parcourir en détail la plupart des régions de notre globe, et c'est par suite de cela qu'il serait heureux que beaucoup d'autres personnes prennent goût à cette science si délaissée jusqu'à ce jour, la géographie, qui, tout en nous instruisant, nous fait reconnaître notre petitesse par rapport à ce qui nous entoure, et nous démontre que plus on connaît, plus on désire apprendre.

A. de Grandpré.



IL NE FAUT JAMAIS ETRE DUR ENVERS LES PAUVRES

ILLUSTRATION D'APRÈS CALLOT.

UN samedi soir, veille de Pâques, par un petit temps sec et froid du milieu d'avril, on eût aimé s'arrêter dans la cuisine de la mère Marguerite, à la Côte Saint-Paul. Un bon feu flambait dans le poêle, son vieux, le père Jérôme Théberge revenait du marché ; acagnardé sur sa chaise en face du feu pétillant, les coudes appuyés sur ses cuisses, il tenait d'une main entre ses jambes écartées sa grande bourse de cuir, et de l'autre main, il y précipitait à coup de pouce, un par un, quinze à vingt écus bien sonnants, le gain réalisé à vendre le beurre, les œufs, et quelques volailles.

Un sourire aigre de paysan cupide témoignait le plaisir que lui causait la musique monotone du tintement argentin. La mère Marguerite, tout en achevant les apprêts du souper, glissait de côté vers la bourse sonore un regard aigu, et son œil réjoui clignotait au bref éclair du brillant disque d'argent traversant la lueur rougeâtre.

Entre ces deux êtres rudes et laborieux, l'union s'était faite en leur jeunesse un peu par amour, beaucoup par calcul, en parfaite connaissance de leur goût égal de l'ordre et de l'épargne ; et à mesure qu'ils avaient prospéré, leur âpreté au gain s'était accrue. Après quinze ans de ménage, sans enfants, ils en étaient à ne pas savoir ce qu'est une querelle conjugale.

L'égoïsme à deux et l'avarice commune les avaient soudés en une paix continue que ne connaissent pas des ménages plus généreux.

Le couvert dressé sur la table, les époux étaient prêts à se bien restaurer, quand il leur sembla qu'une plainte avait traversé la porte.

Ils tendirent l'oreille, étonnés : ils habitaient seuls, n'ayant pour domestique qu'un garçon du village logé chez ses parents.

—C'était bien une voix de personne ! murmura la femme un peu inquiète.

—Bah ! je ne crois pas, répliqua l'homme, le bois est tout proche, le vent souffle, c'est lui qui joue de la lyre avec les branches.

—Point ; j'ai raison, écoute, on frappe.

—Eh bien ! Entrez.

Ce disant, par précaution, Théberge avait mis la main sur un énorme tisonnier, et sa femme avait prestement recouvert d'une assiette l'omelette fumante, autant par crainte d'être obligée d'en offrir au nouveau venu que par sagesse, pour l'empêcher de refroidir.

Celui qui entra n'avait pas la mine terrible. C'était un vieux bonhomme maigre et long, barbu et chevelu à l'excès, misérablement haillonneux, à peine

chaussé ; un besacier dont la besace était vide.

—Hébé ! qu'est-ce qu'il veut, cet homme ? interrogea durement la bonne femme.

Et avant qu'il eût formulé un désir ou une prière, Théberge d'un ton péremptoire ajouta :



—Vous vous trompez d'enseigne, il n'y a pour vous rien à fricoter ici. Hé ! ne manquez pas de fermer la porte en sortant.

Mais le vieux ne s'empessa pas de sortir ; au contraire, paisible et souriant malgré le mauvais accueil, il s'avancait vers la cheminée.

—Ma bonne madame Théberge, je ne vous demande pas une part de l'excellente omelette que vous cachez sous cette assiette...

—Qui vous dit que c'est une omelette ?

—Mon nez ; la cuisine est toute parfumée de la bonne odeur qu'elle a répandue. Je ne vous demande d'abord que de me chauffer un peu à votre feu ; ça ne vous privera pas de chaleur.

—Ça dépend, bougonna Théberge ; si tu te mets devant moi...

—Je me mettrai de côté.

—S'il ne demande que ce profit ! aventura le mari très indécis, en questionnant sa femme d'un coup d'œil.

—Si ça te plaît d'avoir auprès de toi, quand tu soupes, un vagabond pouilleux ?

Du dégoût et de la mauvaise humeur de la fermière ne s'émut pas le vieux mendiant.

—Je ne demandais que de me chauffer d'abord, puis de me coucher dans votre grange, sur une botte de paille. Je suis trop las pour aller plus loin.

—Là, rien que cela ! voyez-vous ? Et ce n'est pas tout peut-être, s'exclama la fermière hargneuse, qui vivant à son aise, avait l'horreur des pauvres.

—Le bon Dieu me protège ! non, ça n'est pas tout. Il m'aurait bien fallu avant d'aller me coucher un morceau de pain pour ne pas mourir de faim.

—Hein ! tu vois, dit-elle, en s'adressant à son mari. Hébergeons monsieur de bout en bout. Est-ce que nous voilà chargés à présent d'alimenter et de loger tous les fainéants et les pousse-cailloux !

Le misérable ne répliqua pas une syllabe, mais de sa prunelle à demi voilée par une paupière rougie, un tel regard de pitié vola comme une flèche dans l'œil du fermier, que l'avare frissonna ni plus ni moins qu'un chien qui voit un éclair, et d'un mouvement d'automate, sans plus de paroles, il trancha uné tartine, un peu mince tout de même, sur toute la longueur du pain, et la jeta, plutôt qu'il ne la donna, dans les mains ouvertes du vieux.

Un peu plus tard, il se leva, fit signe au mendiant, et lui montrant la cour :

—Au fond, la grange. Couche à l'entrée. Vas-y sans lumière.

Et au moment où le vagabond passait le seuil, Théberge l'arrêta, commença le geste de le fouiller ; la réflexion que l'autre était sale, le retint.

—Pas d'allumettes ? demanda-t-il. Retourne tes poches... C'est bien, pas d'incendie, mon vieux.

Marguerite était mécontente ; cependant elle n'exprima point de reproches.

Au petit jour, Théberge et sa femme, dès leurs premiers pas hors du logis, trouvèrent en face d'eux leur hôte malvenu. Malgré le mauvais accueil, malgré la charité pratiquée à contre-cœur, le fermier et la fermière entendirent un salut et des actions de grâces ; et le vieux, tirant de la poche de sa houppelande rapiécée, un œuf de belle apparence, le leur offrit en dédommagement.

—Une bonne femme qui vient de passer me l'a donné par bonté d'âme, dit-il ; je vous prie de l'accepter non en paiement, mais en remerciement.

Aussitôt il s'éloigna. Marguerite et Théberge examinèrent l'œuf avec attention. Ni par la forme, ni par le volume, il ne différait des œufs ordinaires. Seulement la coque était d'une teinte mi-partie blanche, mi-partie verdâtre.

—C'est un œuf de poule, fit Marguerite en voyant la partie blanche.

—C'est un œuf de cane, repartit Théberge vers qui était tournée la partie verte.

—Je te dis que c'est un œuf de poule, voyons, je m'y connais.

—Tu te trompes, je m'y connais aussi, pardi, c'est un œuf de cane.

—Têtu que tu es, vois-tu que c'est un œuf de poule ? Un œuf de cane est-il si blanc ?

—Mule obstinée, ne vois-tu pas qu'un œuf de poule n'est point si vert ? C'est un œuf de cane.

—Le diable soit de cet homme à berlue ! Mets ton œil dessus.

Ce disant la fermière d'un geste emporté poussait sous le nez de son mari son poing enveloppant l'œuf. Lui, craignant le coup au visage, d'une tape sèche détourne le bras de sa femme, et de la secousse, l'œuf s'échappe et, retombant par terre à quelques pas, s'écrase. Le chien se précipite dessus et le lape en deux coups de langue.

Alors débordement de fureur de l'avare fermière.

—Ah ! le fichu benêt, avec son entêtement, un bel œuf perdu !

Théberge n'était pas moins déçouffé.

—Hé ! c'est ta faute, vieille mule ! qu'avais-tu besoin de soutenir que c'était un œuf de poule ?

—Oui, c'était un œuf de poule !

—Un œuf de cane !

Et entremêlant ces deux exclamations alternées des ressources d'un vocabulaire des plus grossiers, les voilà qui pendant plus d'une heure continuent la dispute, la première de leur vie conjugale.

Et sur un terme plus violent que les autres, ou qui lui parut tel, Théberge fou de colère administra à sa femme une roulée de coups de poing, et l'eût laissée assommée sur place si le curé passant n'était intervenu pour les séparer et les calmer.

Peu à peu, l'effet de cette fâcheuse querelle s'atténua ; les époux reprirent leur existence accoutumée. Et dans la satisfaction des gains accumulés, ils ne s'occupèrent plus de ce maudit œuf, quand l'an suivant, le retour de Pâques le leur rappela fatalement.

—Merci Dieu, marmotta Marguerite le matin de ce jour-là, nous n'aurons point cette année à recevoir d'un loqueteux, comme œuf de Pâques, le pareil à cet œuf de poule...

—Cet œuf de cane, tu veux dire, interrompit le mari.

—Quoi, tu y tiens encore ? tu n'es pas revenu de ton erreur ? C'était un œuf de poule.

—Faut-il qu'elle soit bouchée et têtue ! je ne l'aurais jamais imaginé ! Crois-moi, quand je te dis que c'était un œuf de cane.

—Quand tu devrais me battre aussi lâchement que l'an dernier, jusqu'à mon dernier soupir, je n'en démordrai pas : c'était un œuf de poule !

Elle n'avait pas plus tôt lancé son affirmation qu'un formidable coup de poing s'abattait sur sa mâchoire, lui cassant deux dents, lui meurtrissant les joues.

Elle tomba étourdie ; pour la relever, Théberge en qui l'exercice de la force brutale avait déchaîné toute la brute, lui lança un coup de pied dans les reins !

Cette fois ce fut un voisin qui, aux cris poussés par la victime, fit irruption dans la maison, et les sépara. Le lendemain la mère Théberge alla trouver le jeune Mondelet, avocat de Montréal, qui plus tard devait monter sur le banc. Le mari brutal fut traduit devant la cour du Recorder et condamné par le juge Sexton à huit jours de prison.

Dès ce jour commença la ruine des Théberge.

Le fermier déconsidéré, la fermière longtemps souffrante des mauvais traitements, tous deux nécessairement hargneux et hostiles l'un à l'autre, la clientèle s'éloigna : les

travaux les plus pressants, les soins de la basse-cour et du bétail, tout fut négligé. Les animaux s'étiolaient ; point d'acheteurs ; les Théberge durent bientôt entamer leur capital pour continuer de vivre.

Deux ou trois ans passèrent ainsi, et leurs économies passèrent de même.

Le jour qu'il ne resta plus qu'une centaine d'écus dans le tiroir secret d'un vieux bahut, la mère Marguerite tout en pleurs se mit à geindre.

—N'est-ce point malheureux de penser que des gens bien à leur aise et qui l'avaient belle de vivre en bon plaisir, en seront bientôt réduits à la misère par la stupide occasion d'un œuf de poule ?

—C'était un œuf de cane, s'écria Théberge en roulant des yeux furibonds.

—Tu vas recommencer !

—Et toi, tu ne vas pas te rendre à l'évidence ?

—Quelle évidence ? Je l'ai vu, de mes yeux vu ; je ne me dédirai jamais ; c'était un œuf de poule !

La querelle s'échauffe comme naguère, les coups suivent, mais la femme est résolue à n'avoir point le dessous ; elle recule vers la cheminée, et saisit le lourd tisonnier.

Un instant après, un cri horrible éclate, auquel succède un silence de mort.

Le soir même, le vieux mendiant se trouvait à Montréal, à l'angle de la rue Saint-Joseph, quand un grand tumulte se produisit. Une foule hurlante entourait une charrette escortée d'hommes de police ; dans la charrette on apercevait la forme confuse d'une femme enveloppée d'une grande cape noire.

—Qui est-ce donc ? demanda le vieillard haïllonneux.

—C'est la mère Marguerite Théberge qui a fendu la tête à son mari pour un œuf de poule.

—Non, dit quelqu'un dans la foule, c'est pour un œuf de cane.

REVUE CANADIENNE

—Vous n'y êtes pas, répondit le vieux, souriant avec malice : c'était un œuf de discorde. Il leur fut donné en punition de leur dureté de cœur.

Et il s'éclipsa.

P. Martin.



CHARLES GUÉRIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

I

LE DERNIER SOIR DES DERNIÈRES VACANCES



L'ÉPOQUE où commence cette histoire, le jeune homme dont nous allons raconter la vie intime avait seize ans accomplis. Son frère aîné, Pierre, en comptait dix-neuf. Tous deux, comme le titre de ce chapitre l'indique suffisamment, venaient d'achever leurs études classiques. Moins âgé de trois ans que son frère, Charles Guérin devait à une imagination très vive et à son caractère quelque peu ambitieux, l'honneur d'avoir terminé en même temps que lui le cours qu'il n'avait commencé que longtemps après.

En termes de collége, Charles avait *sauté* deux classes, tandis que l'aîné, doué d'aussi grands, sinon de meilleurs talents, avait jugé à propos de faire au pas ordinaire le même chemin que le cadet avait préféré franchir au pas de course.

Le soir où nous allons faire connaissance avec eux, tous deux arrivaient ensemble au même but, et leur position

était la même, à cette différence près, que l'un avait, pour bien dire, harassé ses facultés intellectuelles, pendant que l'autre avait fatigué les siennes tout juste ce qu'il fallait pour les développer convenablement. Il en résultait que Pierre Guérin, plus mûr d'ailleurs et plus calme, était plus en état que son frère de répondre à la question embarrassante qui se dresse comme une apparition, au bout de tous les cours d'études, dans tous les pays du monde.

Que faire ?—Cela se demande de soi-même, mais la réponse ne vient pas comme on veut. Plus le choix est circonscrit, plus il est difficile, et chacun sait que dans notre pays, il faut se décider entre quatre mots qui, chose épouvantable, se réduisent à un seul, et se résumeraient en Europe dans le terme générique de *doctorat*. Il faut devenir docteur en loi, en médecine, ou en théologie, il faut être médecin, prêtre, notaire, ou avocat. En dehors de ces quatre professions, pour le jeune Canadien instruit, il semble *qu'il n'y a pas de salut*. Si par hasard quelqu'un de nous éprouvait une répugnance invincible pour toutes les quatre ; s'il lui en coûtait trop de sauver des âmes, de mutiler des corps ou de perdre des fortunes, il ne lui resterait qu'un parti à prendre, s'il était riche, et deux s'il était pauvre : ne rien faire du tout, dans le premier cas, s'expatrier ou mourir de faim, dans le second.

Sous tout autre gouvernement que sous le nôtre, les carrières ne manquent pas à la jeunesse. Celui qui se voue aux professions spéciales que nous venons de nommer, le fait parce qu'il a ou croit avoir des talents, une aptitude, une vocation spéciale. Ici, au contraire, c'est l'exception qui fait la règle. L'armée et sa gloire bruyante, si belle par là même qu'elle est si péniblement achetée ; la grande industrie commerciale ou manufacturière, que l'opinion publique a élevée partout au niveau des professions libérales, et sur laquelle Louis-Philippe a fait pleuvoir les croix de la Légion d'honneur ; la marine nationale, qui

étend ses voiles au vent plus larges que jamais, et, secondée par la vapeur, peut faire parcourir au jeune aspirant l'univers en trois ou quatre stations; le génie civil, les bureaux publics, la carrière administrative, qui utilisent des talents d'un ordre plus paisible; les lettres qui conduisent à tout, et les beaux-arts qui mènent partout, voilà autant de perspectives séduisantes qui attendent le jeune Français au sortir de son collège. Pour le jeune Canadien doué des mêmes capacités, et à peu près du même caractère, rien de tout cela! Nous l'avons dit: son lit est fait d'avance: prêtre, avocat, notaire ou médecin, il faut qu'il s'y endorme.

Pierre Guérin avait longtemps réfléchi sur cet avenir exigü, et comme il s'était dit à lui-même qu'il ne ferait pas ce que tout le monde faisait, ou plutôt essayait de faire, il venait d'annoncer à son frère une séparation, pour bien dire éternelle. Charles, aussi peu décidé que Pierre l'était beaucoup, penchait cependant pour l'état ecclésiastique, vers lequel le portaient des goûts sérieux, une enfance pieuse et des manières timides, qui voilaient une ambition et des passions naissantes très dangereuses pour un tel état. Ajoutons qu'on avait promis de lui donner la *troisième* à faire, et que, sortant de sous la férule, il n'était pas fâché d'avoir à la manier à son tour. Cette considération, la pensée du respect qu'allaient lui porter dans quelques jours des camarades plus âgés que lui, qui, après l'avoir taquiné l'année précédente, ne lui parleraient plus dorénavant que chapeau bas, et jamais sans lui dire *vous*, et l'appeler *monsieur*; l'orgueil qu'il éprouvait par anticipation des beaux sermons qu'il ferait quand il serait prêtre; tout cela entraînait pour plus qu'il ne le croyait lui-même dans ce qu'il appelait *sa vocation*.

Après en avoir reçu la confiance, Pierre avait combattu de toutes ses forces les projets de son frère. La journée, destinée en apparence à la chasse, à laquelle le futur régent

de troisième n'était guère adroit, et à la pêche, amusement qui ennuyait prodigieusement l'aîné des deux jeunes gens, la journée, disons-nous, avait été réellement employée à des débats continuels. Fatigués de leurs courses et de leurs discussions, ils étaient assis sur l'herbe tout près de la blanche maison paternelle, et, silencieux, ils contemplaient la nature grandiose qui se déroulait de tous côtés. Le spectacle qu'il y avait là était digne, en effet, de suspendre un instant leurs préoccupations ; il suffisait d'y plonger ses regards pour se laisser prendre à une de ces longues rêveries qui, dans la jeunesse surtout, ont tant de charme.

C'était vers la fin d'une belle après-midi du mois de septembre, et l'endroit natal des jeunes Guérin était une de ces riches paroisses de la *côte du sud*, qui forment une succession si harmonieuse de tous les genres de paysages imaginables, panorama le plus varié qui soit au monde, et qui ne cesse qu'un peu au-dessus de Québec, où commence à se faire sentir la monotonie du district de Montréal.

La maison de madame Guérin était peu éloignée de la grève, dont le grand chemin seul la séparait. C'était une longue bâtisse enduite de chaux, avec des cadres figurant de larges pierres noires autour des fenêtres, et une porte surmontée d'un petit fronton vermoulu, et appuyée sur un vieux perron de pierres, dont plusieurs tremblaient sous vos pas. Elle paraissait divisée en deux parties, et le toit de l'une était un peu plus élevé que celui de l'autre ; une petite porte au coin servait d'entrée à la partie basse, évidemment destinée aux serviteurs et aux passants. Cette maison n'était point celle qu'avait habitée M. Guérin, mort il y a déjà si longtemps que ses enfants l'avaient à peine connu. Celle-là était une construction dans le goût moderne, située à deux arpents de l'autre, lambrissée de bois recouvert de sable brun, avec un toit à la japonaise, peint en gris fer, et des raies blanches au bord ; il

y avait des persiennes aux fenêtres, jusqu'à la porte du centre ; seulement les autres ouvertures formaient les vitraux assez mesquins d'une boutique ou *magasin* de campagne. D'un côté de cette maison s'étendait une longue rangée de peupliers de Lombardie, servant d'entourage à un jardin ; derrière, on voyait plusieurs petits bâtiments d'exploitation, en bon ordre, peints tout récemment, et un magnifique verger.

Tout cela appartenait depuis peu à un M. Wagnaër, étranger venu des îles de la Manche. La maison de madame Guérin était ombragée par les branches touffues d'un orme séculaire et gigantesque ; elle était sur une sorte de terrasse à hauteur d'homme, formée en partie par un de ces *fournils* ou caves à patates, que l'on voit devant presque toutes les habitations de nos campagnes. Sur une verte pelouse qui couronnait la petite maçonnerie du *fournil*, les deux écoliers étaient nonchalamment étendus.

Devant eux coulait le Saint-Laurent, large autant que la vue pouvait porter. Sur l'horizon se dessinaient bien lointaines les formes indécises des montagnes bleuâtres du nord ; une petite île verdoyante reposait l'œil au tiers de la distance, et semblait souvent, lorsque les vagues s'agitaient, osciller elle-même, prête à disparaître dans le fleuve. La vaste nappe d'eau présentait trois ou quatre aspects différents. La marée montait dans la petite anse au fond de laquelle étaient les deux maisons que nous venons de décrire ; la brise s'élevait avec la marée, et l'eau plus épaisse prenait une teinte brune. A droite, on découvrait une grande étendue d'un azur tranquille ; à gauche, éclairée par un soleil d'automne, l'eau paraissait comme une large plaque d'argent incrustée d'or ; une marque d'écume blanche séparait cette partie de l'autre : c'était l'endroit où une petite rivière traversant un lit de cailloux se jetait dans le fleuve.

Les deux côtés du paysage étaient formés par les deux

pointes de l'anse, qui servaient de cadre au fleuve. Celle qui s'étendait à droite, beaucoup plus longue que l'autre, mais basse et à fleur d'eau, était recouverte d'une riche végétation, et portait à son extrémité un groupe de maisonnettes blanches, et une petite église au toit couleur de sanguine, dont le clocher couvert de fer étamé, étincelait au soleil. Devant la maison de M. Wagnaër, un chemin étroit se détachant de la grande route, courait le long de la grève jusqu'à l'église. Au delà de cette pointe, tant elle était basse, on voyait encore le fleuve, dont le chenal, qui paraissait rentrer dans les terres, formait l'horizon et se confondait presque avec le ciel.

L'autre pointe à gauche n'était guère autre chose qu'une batture de joncs, parsemée de gros cailloux rougeâtres, et dont la pente faisait une sorte de plan incliné, très commode pour les petites embarcations. Au détour de cette pointe, était la petite rivière dont nous venons de parler ; on la nommait *la rivière aux Écrevisses*, et elle passait sur les terres de madame Guérin. Au delà se développait une chaîne variée de coteaux, d'anses, de promontoires, de forêts, de villages, qui formait avec le Saint-Laurent la demi-courbe d'un ovale. C'étaient tantôt des pâturages et des champs divisés méthodiquement en de longues lisières jaunes, rousses ou vertes ; tantôt de beaux bosquets d'érables au feuillage diapré par l'automne, aux teintes violettes, rouge feu, orangées ; ici de hautes et noires pinières, là de petits sapins échelonnés sur la côte. Le grand chemin (ou *chemin du roi*, comme on l'appelle), toujours bordé de blanches habitations, courait à travers tous les sites, gravissant les coteaux, descendant les pentes abruptes, longeant les pointes, et suivant toutes les sinuosités de la grève. Des villages groupés sur le bord de l'eau, d'autres villages suspendus au flanc des montagnes éloignées, et paraissant superposés dans toute l'étendue des terres que l'on nomme *les concessions* ; des églises dont les unes laissaient

percer leur clochers élancés à travers le feuillage et les toits de quelque gros bourg, tandis que les autres s'élevaient isolées sur le rivage ou sur quelque coteau lointain ; des anses, les unes sauvages, inabordables, formées de rochers à pic, les autres servant d'embouchures à des rivières, et recouvertes de goélettes, de bateaux, de *cajeux* et de larges pièces de bois, indiquant l'existence d'une certaine activité commerciale ; tel était le détail du vaste tableau qui, en remontant le fleuve, s'étendait jusqu'à l'horizon, décroissant et fuyant toujours jusqu'à ce qu'il parût rejoindre l'autre rive, à laquelle deux ou trois petites îles bleuâtres semblaient le rattacher ; de sorte que, si d'un côté le Saint-Laurent faisait l'effet d'une vaste mer, de l'autre il avait plutôt l'apparence d'un lac ou d'un golfe profond.

Un ciel d'un bleu pâle, surtout à l'horizon, caché en plusieurs endroits par quelques-uns de ces nuages bruns et blancs, lourds et épais qui sont particuliers à notre climat, complétait ce tableau qu'on n'embrassait pas d'un seul coup d'œil, mais qu'un léger mouvement de la tête faisait parcourir tel que nous venons de le peindre.

Le silence qui régnait dans cet endroit n'était interrompu que par un bruit monotone semblable à celui que font les deux pistons d'une machine à vapeur ; ce bruit décelait la présence de quelques marsouins qui s'approchaient de terre.

D'autres bruits, cependant, et d'autres objets ne tardèrent pas à attirer l'attention des jeunes gens et à les distraire de leur muette contemplation. D'abord, une longue herse de ces oies indigènes que nous appelons *outardes* (*otis tarda*), du nom d'un oiseau du nord de l'Europe, et que les savants européens ont, en revanche, appelées *anser Canadensis*, du nom de notre pays, remontaient le fleuve en le traversant, et faisaient entendre, à de longs intervalles, des cris plaintifs et prolongés. On pouvait encore les distin-

guer dans le lointain, comme des points noirs au-dessus de l'eau, lorsqu'une grande chaloupe parut, doublant à force de voiles la pointe de l'église. Les hommes qui la montaient étaient presque tous des pêcheurs de Saint-Thomas ou de l'Islet, jeunes gens qui laissent chaque printemps les paisibles villages de la côte du sud, pour aller passer, dans les parages éloignés du golfe, un été de travaux et de périls sans compensation valable, ni dans le présent, ni dans l'avenir. Ils portaient presque tous des chemises rouges et des chapeaux cirés comme ceux des matelots anglais, à l'exception d'un seul qui avait conservé le gilet et la veste grise d'étoffe du pays. La chaloupe passait tout près de terre, si près que celui qui aurait connu chacun de ces hommes aurait pu distinguer leurs traits. On entendait distinctement chaque parole d'une chanson qu'ils avaient entonnée et au refrain de laquelle les deux écoliers ne manquèrent pas de s'associer, en criant de toute la force de leurs poumons :

C'est la belle Française,
Allons gai !
C'est la belle Française,
Qui veut se marier,
Ma luron lurette,
Qui veut se marier,
Ma luron luré.

Comme si le hasard eût voulu toujours fournir quelque aliment nouveau à leur curiosité, lorsque la chaloupe se fut éloignée, ils entendirent le bruit rapide et régulier de quatre avirons, et virent un canot de sauvages qui dépassait la petite île vis-à-vis d'eux, et se dirigeait droit au fond de l'anse. Vigoureusement poussée, la frêle embarcation atteignit la grève dans un instant ; trois hommes et deux femmes furent à terre dans moins de temps que nous n'en mettons à le dire, et tirèrent à eux le canot, qu'ils renversèrent afin de s'en faire un abri pour la nuit. Avec

CHARLES GUÉRIN

des branches sèches et du varec, qu'ils ramassèrent sur les galets les plus élevés, ils allumèrent comme ils purent un petit feu autour duquel ils s'accroupirent, suspendant à une espèce de faisceau composé de quatre ou cinq bouts de perche, une vieille chaudière de fer dans laquelle ils avaient préalablement déposé la *sagamité* de rigueur. Les couvertes de laine, jadis blanches, dans lesquelles ils se drapaient, les vieux chapeaux de castor noir que portaient hommes et fem-



mes, les plaques d'étain qui luisaient sur leurs chemises d'in-

dienne, formaient une espèce de compromis bizarre entre la vie sauvage et la vie civilisée. Après avoir quelque temps examiné ces nouveaux venus, les deux jeunes gens, sans se communiquer le fruit de leurs observations, levèrent la tête et aperçurent par-dessus l'île les hautes voiles d'un navire marchand, qui apparaissait là comme par enchantement. Contrarié par le vent du nord-est, dont une légère brise venait de s'élever, ce vaisseau courait des bordées, et après s'être avancé un peu au delà de la petite île, il tournait sur lui-même, lorsqu'un coup de fusil se fit entendre à bord. On put remarquer

en même temps, sur la grève au bout de la pointe de l'église, deux femmes, dont l'une tenait un jeune enfant élevé dans ses bras, et dont l'autre agitait un mouchoir. C'étaient la mère et la jeune épouse du pilote qui guidait le navire jusqu'au *Bic*.

Pierre Guérin ne put tenir à cette scène de famille. "Voilà, s'écria-t-il tristement, ce que je ne pourrai faire, moi ! Cet homme reviendra dans quelques semaines vers sa mère, son épouse et son enfant, et il échange avec eux un adieu touchant, comme s'ils ne devaient jamais se revoir. Mais moi donc, moi qui pars pour toujours, pas un signal, pas un mot, rien qui puisse indiquer à ma mère et à ma sœur, que je verrai peut-être là-bas sur la pointe comme ces deux femmes, que c'est moi qui passe, moi qui les abandonne ! Rien de semblable, je ne ferais que rendre plus terrible l'ennui qu'elles éprouveront ; je ne ferais qu'ajouter un détail de plus à tous les tristes détails de ma fuite. Oh ! c'est bien douloureux !... mais, ajouta-t-il résolument, il le faut !

— Dis donc que tu le veux.

— Que puis-je vouloir autrement ? Que puis-je faire de bon ici ? Quand notre mère aura dépensé les débris de sa fortune à faire de moi un pauvre docteur de campagne, ou un avocat sans causes, penses-tu que nous serons plus heureux tous ensemble ? A moins donc que je ne sois prêtre aussi moi. Vas-tu m'improviser une *vocation* qui vaille encore moins que la tienne ?

— Mais où prends-tu que tu seras un mauvais médecin ou un pauvre avocat ? Pourquoi ne parviendrais-tu pas comme tant d'autres ?

— Pourquoi ? Parce qu'il y a dans le monde des hommes qui sont faits pour être autre chose qu'avocat, et autre chose que médecin !

— Alors, laboure la terre que notre père nous a laissée. Cela vaudrait bien mieux que de labourer les mers comme Énée avec ses vaisseaux.

—Puisque tu te mets à cheval sur ton Virgile, tu pourrais bien ajouter :

Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes !

“ Mais il s'en faut de beaucoup qu'on nous ait fait faire connaissance avec les dieux champêtres, ailleurs que dans les livres. Dès que nous avons eu l'âge de raison, on nous a enfermés entre quatre murs pour nous faire traduire du latin toutes ces belles choses que nous pouvons voir et apprécier de nos propres yeux. J'avoue bien que notre oncle Charlot a joliment l'air du dieu Pan ou d'un sylvain. En supposant qu'il voulût se charger de notre éducation agricole, il y perdrait son temps et ses peines, et ma mère et lui n'y gagneraient que d'avoir un fainéant de plus à nourrir sur leur ferme. Ce serait le cas de citer encore Virgile, et de dire au bonhomme :

Inserere, Daphni, puros, carpent tua poma nepotes !

Ce que notre compagnon de classe, Bobinet, traduisait comme ceci :

Daphnis a serré ses poireaux et mis ses pommes en compote.

A cette réminiscence burlesque, Charles, quelque envie qu'il eût de sermoner son frère, ne put s'empêcher de rire de bon cœur ; mais il ne tarda pas à revenir à la charge.

—Écoute donc, si tu joignais à l'exploitation de la ferme celle du *pouvoir d'eau*, dont maman parle tant, si tu élevais un moulin à scie sur notre *rivière aux Écrevisses* ; ensuite si tu établissais un petit commerce comme celui avec lequel papa avait commencé sa fortune...”

Pour toute réponse, Pierre qui avait pris son sérieux, indiqua du doigt la maison de M. Wagnaër. Cela voulait dire tout simplement : la place est prise. Aussi le futur ecclésiastique se rejeta-t-il sur un autre texte.

—Puisque tu aimes tant la marine que tu ne veux rien entreprendre sur terre, pourquoi n'achèterais-tu pas une goélette avec laquelle tu ferais la pêche à Gaspé ?

—Caboteur, n'est-ce pas ? C'était bien la peine d'apprendre l'astronomie et les sections coniques ! C'est le sort des hommes de la chaloupe que tu me proposes là, excepté que tu me fais l'honneur d'y mettre un pont et d'élever un peu les mâts. Bien obligé, monsieur le curé ! J'aimerais encore mieux le canot d'écorce de ces sauvages. Avec cela, du moins, ou ne doit rien à personne.

—Tu as raison, et sans compter que ces vilains petits voyages du golfe nous causeraient des inquiétudes continues. Ce serait à recommencer tous les ans.

—Tandis, ajouta vivement Pierre, que vous m'oublierez après deux ou trois ans d'absence, n'est-ce pas ?

—Mon Dieu, que tu me fatigues ! Que veux-tu donc que je te dise ? Tu n'es content de rien, tu prends tout en mauvaise part ; toi le plus vieux, tu me demandes conseil, et tu me dis ensuite que tu veux faire à ta tête. Je t'ai dit ce que je voulais faire moi-même, et tu m'as rendu cent fois plus irrésolu, cent fois plus tourmenté que jamais. Voyons, je n'ai plus qu'une proposition à te faire, écoute-la tranquillement. Tu sais bien, M. Wilby, ce grand Anglais mince qui a une si bonne place dans le gouvernement (je crois que c'est mille louis par année : je ne sais pas ce qu'il fait, mais il ne sort pas à moins d'avoir quatre chevaux sur sa voiture, et comme il sort souvent, je crois bien que sa place consiste à se promener ainsi en grand équipage pour faire voir à nos pauvres gens comme c'est beau d'être Anglais), eh ! bien, c'était un des anciens amis de notre père ;... je suis sûr qu'il te ferait avoir une place dans le gouvernement tout de suite.

—Tout de suite ! Comme tu y vas ! Tout de suite ! Il faudrait pour cela venir du pays où j'ai envie d'aller. Tout de suite ! On voit que tu ne connais pas beaucoup ces

gens-là. L'année où je suis entré au séminaire, j'avais une lettre de maman à remettre à ton monsieur Wilby ; elle m'avait dit de le voir lui-même, que je ferais connaissance avec sa famille, que j'irais là les jours de congé ; je me présentai donc chez lui. Malheureusement c'était à quatre heures, il dînait ; j'y allai une autre fois à midi, il *lunchait* ; à neuf heures du matin, il déjeunait ; à sept heures du soir, il prenait son thé. On me dit d'aller à son bureau, que j'aurais plus de chance. J'y allai sept ou huit fois, et je ne pus jamais réussir à voir autre chose qu'un tas de petits Anglais musqués, qui avaient tous l'air plus impertinents les uns que les autres ; il paraît que ce sont ces petits individus, qui n'ont pas de barbe au menton, qui font, à très bon marché, l'ouvrage que M. Wilby est payé très cher pour laisser faire en son nom. Quant à lui, il mange quand il ne se promène pas, et il se promène quand il ne mange pas ; voilà ce que j'ai pu savoir de plus clair sur son compte. Enfin, un bon jour, je rencontre mon homme dans la rue, je vas droit à lui ; j'avais toujours ma lettre dans ma poche, je la lui présente ; sais-tu ce qu'il m'a dit après l'avoir lue attentivement ?

— Il t'aura invité à déjeuner, à *luncher*, à dîner, et à prendre le thé avec lui ?

— Il m'a dit *very well*.

— Ensuite ?

— Ensuite ? C'est tout. Après, quand il me rencontrait, il ne me voyait pas.

— Mais c'est une honte cela ! Sais-tu bien que notre père s'est presque ruiné pour ce M. Wilby ; que cet homme-là n'avait presque rien quand il est venu ici, et que c'est avec de l'argent emprunté par l'influence de notre famille, qu'il a fait son chemin ? Sais-tu que, du vivant de notre père, tous les étés M. Wilby et sa femme et ses enfants, et ses domestiques, et ses chevaux, et ses chiens, et ses amis bien souvent, venaient s'établir chez nous pour des semaines entières ?

—Je sais tout cela, mon cher, et n'en suis pas étonné. As-tu donc oublié ton Horace : *Donec eris felix* . . . ?

Et les deux jeunes gens répétèrent lentement et à l'unisson, avec un même accent déjà rempli de misanthropie, le célèbre distique du poète malheureux, qui, s'il fut plein de vérité dans tous les temps, ne s'appliqua jamais si bien nulle part qu'à ces braves familles canadiennes, riches un jour du patrimoine de leurs ancêtres ou de leur propre industrie, mais bientôt dédaigneuses de la sphère honnête et modeste de leurs concitoyens, et empressées de renouveler auprès de la fastueuse société anglaise la fable du *Pot de terre et du pot de fer*.

La conversation assez grave quoique enjouée de nos deux écoliers se serait indéfiniment prolongée, si tout à coup deux jolies petites mains très blanches et très espiègles ne se fussent appuyées brusquement sur l'épaule gauche de l'un et sur l'épaule droite de l'autre, de manière à les embrasser tous deux, tandis qu'une belle tête blonde aux boucles de cheveux soyeuses et frémissantes se glissait sous leurs larges chapeaux de paille. Dire que deux baisers des plus bruyants, enlevés à chacune des joues de cette charmante tête de jeune fille, furent la punition de sa témérité, ce serait dire ce que nos lecteurs devineront bien sans nous. Hâtons-nous toutefois d'ajouter que le tout ensemble, les deux petites mains, les beaux cheveux blonds, les joues vermeilles, ainsi que des yeux très grands et très vifs, appartenaient à mademoiselle Louise Guérin, dont le nom doit rassurer nos lectrices, qui jetteraient les hauts cris, si, dès le premier chapitre, nous permettions de telles familiarités à toute autre qu'à une sœur.

Inquiète de la conversation animée et prolongée que, d'une fenêtre de la maison, elle avait pu suivre dans toutes ses phases, Louise avait hésité à intervenir dans des confidences dont on semblait vouloir l'exclure. Poussée à la

fin par une curiosité bien naturelle, nous ne dirons pas à son sexe, mais à son âge (elle avait l'âge de toutes les romances et de toutes les pastorales, quinze ans ni plus ni



moins), la rusée jeune fille s'était approchée sur la pointe du pied, jusqu'auprès de ses frères à demi couchés sur le gazon, puis s'agenouillant doucement derrière eux, elle avait fait cette brusque apparition qui pouvait passer pour de l'étourderie, mais qui était de la diplomatie toute pure.

—Voyons, mes paresseux, est-ce que vous n'avez pas fini de vous

reposer sur l'herbe ? fit-elle avec une dissimulation charmante. Vous ne craignez donc point l'humidité ?

—Nous parlions de choses bien sérieuses, dirent-ils.

—Trop sérieuses pour une petite fille, n'est-ce pas ? Eh bien, remettez cela à demain ; n'avez-vous pas le temps d'ici à la ville de vous conter tous vos secrets ? S'il n'y avait que moi par exemple pour les écouter, vos secrets que tout le monde connaît, . . . car, toi, Charles, ta soutane est déjà faite, . . . et toi, mon cher Pierre, tu ne sais pas combien j'ai hâte de te voir avec le bel habillement que

tu ne manqueras pas de commander chez le tailleur le plus à la mode, dès que tu auras mis le pied à Québec. Sais-tu que tu vas faire un très beau cavalier, avec ta taille élancée et tes beaux cheveux noirs ! Tu me mèneras au bal bien souvent, n'est-ce pas ? afin que je sois bien fière de toi et bien heureuse. ”

Pierre était fort embarrassé pour répondre à toutes ces belles choses, lorsque la cloche de la petite église au bout de la pointe, vint le tirer d'affaire. Trois tintons annoncèrent l'Angélus. Aussitôt les deux frères et la sœur, debout, et la tête nue, se recueillant, récitèrent lentement les versets de cette gracieuse prière qui, à trois reprises différentes, sanctifie la journée des catholiques. C'était un spectacle touchant que de voir ces jeunes personnes à peine sorties de l'enfance, élever pieusement leur voix vers le ciel et résumer dans leur naïve dévotion toute la jeunesse, toute la fraîcheur, toute la virginité de la nature à demi sauvage qui les entourait.

Profitions de leur pose recueillie pour donner d'eux le portrait ou plutôt l'esquisse que nos lecteurs ont droit d'attendre, et commençons par notre héros principal.

Charles Guérin était d'une taille et d'un tempérament délicats, ses yeux étaient d'un gris foncé, presque noirs, ses cheveux châains ; il portait, ainsi que son frère, le *capot bleu* aux nervures blanches, uniforme des élèves du séminaire de Québec (*) ; mais si le costume était le même, la tenue de l'un était aussi soignée et recherchée que celle de l'autre était délabrée. Malgré les courses de la journée et près de deux mois de vacances, Charles portait encore comme au jour des examens, serrée autour de sa

(*) L'établissement de ce nom, ainsi que plusieurs autres du même nom, n'est pas, comme un étranger pourrait le croire, uniquement destiné à former les jeunes gens pour l'état ecclésiastique. C'est un collège, dont le plus grand nombre des élèves entrent dans les professions libérales, et deviennent, comme nous l'avons déjà dit, *avocats, prêtres, notaires ou médecins* ; ou autre chose quand ils le veulent et le peuvent.

taille, la ceinture de laine bigarrée, qui à cette époque n'avait pas encore été remplacée par le ceinturon vert, beaucoup moins original, à notre goût. Une propreté poussée jusqu'à la coquetterie régnait sur toute sa personne ; ses cheveux peignés et lissés avec art, séparés sur le milieu de la tête, retombaient en boucles presque sur ses épaules ; ses traits comme sa toilette avaient quelque chose d'efféminé ; un menton à fossette et des joues rosées, un cou blanc comme celui d'une jeune fille, détruisaient jusqu'à un certain point l'idée que devaient donner de son caractère, son front large et intelligent, et son nez légèrement aquilin.

Louise était le vrai portrait de Charles, excepté que son teint était encore plus blanc, ses joues plus vivement colorées, et ses cheveux tout à fait blonds. La teinte de tristesse empreinte parfois sur la figure de son frère, n'existait jamais sur la sienne ; un sourire doux et franc ne quittait jamais ses lèvres, ses yeux pétillaient sans cesse de gaieté ; enfin ce n'était pas et ce ne pouvait pas être une *demoiselle à la mode*, car elle était aimable et jolie dans toute l'acception vulgaire de ces deux mots. N'allons pas omettre la couleur de ses yeux (c'est l'essentiel dans le portrait d'une jeune fille), et disons à regret qu'ils étaient d'un bleu peu foncé, ce qui achèvera probablement de la dépoétiser ; mais nous déclarons que nous n'y pouvons rien. Sa toilette n'avait rien non plus de romanesque ; ce n'était ni le négligé de l'élégante qui condescend à se faire campagne, ni le costume pittoresque de la vraie paysanne : elle avait tout simplement une robe d'indienne noire à petites fleurs bleues ; un tablier tout noir et d'une étoffe peu recherchée emprisonnait sa taille délicate ; le *petit mouchoir* de rigueur couvrait ses épaules ; elle était donc, pour comble de malheur, parfaitement décente. Petite et frêle comme elle était, on lui aurait plutôt donné douze ans que quinze.

Un étranger n'aurait pas pris volontiers Pierre Guérin

pour le frère de Charles et de Louise. C'était un grand jeune homme élancé et robuste ; ses traits fortement accusés, son teint brun, ses yeux noirs et perçants, annonçaient beaucoup de fermeté et de résolution ; sa bouche avait une expression quelque peu dédaigneuse ; sa lèvre s'ombrageait d'une moustache naissante, due plutôt à la paresse qu'à la forfanterie, mais qui lui avait valu plus d'un sermon ; ses cheveux longs et aussi noirs que vous pouvez vous les figurer, jouissaient d'un désordre peu élégant, que partageait avec eux le reste de sa toilette ; son capot, grâce à la disparition totale de la ceinture et des nervures, n'était guère reconnaissable, et demeurait ouvert, faute de boutons et de boutonnieres ; en un mot, sans aucune mauvaise volonté de sa part, il n'y avait plus chez ce jeune homme aucune trace de l'écolier.

Mais il faut en finir avec nos portraits et nos descriptions. L'Angélus, répété par tous les clochers de la côte, a cessé de sonner ; le vent de nord-est, qui monte comme un rideau noir sur le fleuve, souffle déjà plus fort ; les teintes rouges du crépuscule s'effacent d'autant plus vite que le soleil s'est couché derrière un nuage, et les trois jeunes gens se dirigent vers la maison, devant laquelle les attend avec quelque impatience madame Guérin, que nous ne retiendrons point sur le seuil de sa porte, aimant mieux vous peindre plus à notre aise, cette femme à l'extérieur sévère et imposant, quoique jeune encore.



II

MONSIEUR WAGNAER



Le lendemain, il n'était pas six heures qu'un bon petit cheval canadien, à la crinière rousse, attelé à une petite charrette d'habitant, attendait paisiblement à la porte de madame Guérin... Une valise et un gros sac brun renflé comme un ballon, quoique ce ne fût certainement pas avec de l'air, étaient déposés dans le fond de la voiture ; deux manteaux épais recouvraient le siège. Le ciel était sombre et faisait froid, les vagues battaient avec force contre les galets du rivage ; il ne pleuvait pas encore, mais c'était évidemment là le début de ce que l'on appelle une *neuvaine de mauvais temps*.

— Mon Dieu ! dit Louise, en ouvrant la porte, mon Dieu, quelle vilaine apparence ! Au moins vous n'oubliez pas de jeter vos manteaux sur vous.

Ceci s'adressait aux deux écoliers, qui sortaient en même temps qu'elle. Ils avaient mis chacun par-dessus leur *capot d'écolier* un *capot d'habitant* d'étoffe grise *du pays*, et à capuchon ; mais la prudence maternelle n'était pas encore rassurée, puisque madame Guérin, qui les suivait, crut devoir aussi elle insister sur l'importance des manteaux.

— Et puis, ajouta-t-elle, n'oubliez pas d'entrer chez tous les curés que vous connaissez le long de la route, pour vous réchauffer et vous reposer. Lorsque vous aurez faim, vous vous souviendrez que j'ai mis deux grosses galettes et du fromage dans le sac. J'ai bien peur, malgré toutes les précautions, que la pluie ne vous pénètre, car ce ne sera pas rien que le temps qui se prépare !... Promettez-moi bien de ne pas continuer la route si vous êtes trempés.

—N'oubliez pas non plus, ajouta Louise, de bien faire sécher vos hardes, ce soir et demain, car vous en avez bien pour trois jours avec les chemins que vous allez avoir.

—Si je vous donnais des parapluies, observa madame Guérin. Ah ! c'est inutile, le vent vous empêcherait de les tenir.

Il était bien clair que toutes ces minutieuses recommandations, dues en partie à la sollicitude de la mère et de la sœur, avaient aussi pour but de dissimuler la profonde douleur qu'elles éprouvaient ; tout leur babillage était donc plus touchant que les plus touchants adieux. Au reste, et malgré elles, leur pâleur, leurs yeux rouges encore des pleurs versés la nuit, leur agitation nerveuse en disaient plus que les plus belles phrases.

Chose étrange, les deux frères, de leur côté, ne paraissaient pas également affligés de leur départ. Deux grosses larmes coulaient sur les joues de l'aîné, mais la figure de Charles semblait, au contraire, toute rayonnante de joie. C'est que celui-ci avait remporté, pendant la nuit, un grand triomphe ; c'est qu'il avait vaincu la cruelle détermination de son frère ; c'est que, enfin, Pierre lui avait promis de chercher de l'emploi à Québec, et de ne pas s'embarquer pour l'Europe, comme il se l'était proposé. Madame Guérin, qui ignorait toutes ces discussions, et avait toujours cru que son fils aîné allait passer un brevet avec quelque avocat, madame Guérin s'étonnait à bon droit de la tendresse de l'un, et de l'indifférence de l'autre ; mais elle ne les embrassa pas moins tous deux avec une égale effusion de cet amour maternel si divin dans son essence, le seul amour qui puisse se répartir et se répandre entre divers objets sans diminution ni injustice. Charles arracha son frère et s'arracha lui-même aux caresses de sa mère et de sa sœur. S'élançant vivement dans la voiture, il prit les rênes, donnant à Pierre à peine le temps de se placer près de lui, et lança le cheval au grand trot.

—Bonjour, monsieur Charles!

—Adieu, mes enfants!

—Bonjour, monsieur Pierre!

—Bon voyage! bonne santé!

—Que le bon Dieu vous conduise!

Telles étaient les exclamations des serviteurs de la ferme, qui, hommes et femmes, s'étaient réunis sur le bord du chemin pour assister au départ des deux jeunes gens, que plusieurs d'entre eux avaient vu élever. Mais ces bons paysans n'étaient pas les seuls spectateurs de cette scène de famille. De l'autre côté, à quelque distance sur la grève, deux hommes d'une mine et d'une contenance presque sinistres, avaient suivi avec intérêt ce qui venait de se passer. Il y avait même, dans la persistance du regard de l'un de ces deux hommes, quelque chose de fatal. Aussi longtemps que la petite charrette put être vue, il eut constamment les yeux fixés sur madame Guérin, qui répondait avec son mouchoir aux signes d'adieu que lui faisait l'un de ses fils. Après que la porte de la maison se fut refermée sur les deux femmes, le même regard resta attaché sur la porte elle-même, comme si cet homme eût voulu poursuivre, malgré tout obstacle, une perquisition obstinée et malveillante. Mais enfin, se détournant brusquement vers son compagnon :

—Ah! cela, fit-il, tu ne crois pas, maître François, que j'en vienne à bout? Tu ne me connais donc pas?

—Ah! dame!... je vous connais et je ne vous connais pas, monsieur Wagnaër. Aujourd'hui ça me paraîtra que je sais toutes vos finesses sur le bout de mon doigt, . . . et puis demain vous allez en inventer d'autres. Tout vous réussit; . . . mais pour la terre des Guérin, voyez-vous, c'est une autre affaire. Vous avez déjà manqué votre coup trois ou quatre fois, et pendant ce temps-là les jeunes gens ont grandi, ils vont faire leur chemin dans le monde, et puis. . . .

—Et puis, maître François?

—Et puis....dame!....voyez-vous, c'est que j'ai lu, il y a bien longtemps, une histoire comme ça, d'un grand seigneur qui avait un beau château, et qui voulait à tout prix chasser un pauvre homme qui avait sa cabane tout près du château. Cette histoire-là a bien mal tourné pour le seigneur. Je crois qu'on appelle ça une *farabole*.



—Tu veux dire une parabole. C'est que je me moque joliment des paraboles, moi ! Tu ne sais donc pas qu'il me faut cette terre ? Tu ne sais pas qu'il me la faut absolument ? Ah ! la diablesse de femme. Il me la fallait en effet, il me la fallait, surtout pour avoir la terre. Mais à présent qu'elle a tant fait la grande dame ; à présent qu'elle m'a repoussé, moi veuf comme elle, et beaucoup plus riche qu'elle, ... ma foi, elle s'arrangera comme elle pourra, je prendrai *le bien*, comme disent les habitants (1), et je lais-

(1) *Bien* se dit, dans nos campagnes, pour *terre, bien immobilier*. La signification ainsi restreinte de ce mot, montre l'attachement des Canadiens-Français pour la propriété foncière. L'Anglais dit *my goods*, en parlant de ses *effets*, de son *mobilier*.

serai la femme. Ce sont mes principes, vois-tu. J'essaie d'abord à exploiter les gens à leur profit ; ça me paraît juste et raisonnable que l'on fasse du bien aux autres en s'en faisant à soi-même. Par exemple, quand les gens sont assez bêtes pour ne pas me laisser faire, . . . alors tant pis pour eux, je les exploite comme je puis, car il faut toujours exploiter. Il faut tout tourner à son profit, sans se gêner pour personne ; . . . autrement ça n'avancerait à rien. C'est là la règle fondamentale du commerce. Apprends cela, mon pauvre François.

—Comment dites-vous cela, monsieur ?

—*Exploiter*, mon pauvre François, *exploiter* ; c'est le mot. La *société*, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme. Plus je regarde cette *rivière aux Écrevisses*, plus je pense en effet que l'exploitation de cette paroisse ne sera pas complète tant que je n'aurai pas construit deux ou trois moulins là-dessus. Le seigneur a été assez peu rusé pour ne pas consentir à exercer son privilège en ma faveur (1). S'il eût voulu seulement s'entendre avec moi, nous *faisons* sauter cela des mains de la belle veuve, sans qu'elle eût le moindre mot à dire. Avant dix ans peut-être, M. de Lamilletière aurait reçu de superbes *lods et ventes*, trois ou quatre cents louis dans le moins, . . . tandis que, avec ces Guérin, ça va rester à ne rien faire. La mère a été assez folle pour faire étudier ses enfants : ça veut dire qu'ils ne feront jamais rien de bon, . . . rien que des griffonneurs de papier, . . . voilà tout. . . . Miséricorde ! un si beau *water power* ! Mais les vieilles noblailles comme ce M. de Lamilletière, . . . ça n'a pas la moindre idée des spéculations. Laisse faire, pauvre François, si je puis seulement acheter un petit bout de seigneurie, tu verras comme j'en découvrirai, moi, des droits féodaux !

(1) Dans presque toutes les seigneuries du Bas-Canada, les seigneurs avaient ou prétendaient avoir un droit exclusif à toutes les *places de moulin*. (L'abolition de la tenure seigneuriale, en 1854, a mis fin à ces prétentions des seigneurs.—N. DE LA D.)

—Il me semble pourtant, monsieur Wagnaër, que je vous ai entendu parler de ces choses-là d'une tout autre façon. Les gros marchands anglais qui viennent vous voir quelquefois....

—Font bien du bruit contre la féodalité, n'est-ce pas ?Eh bien ! ils sont comme moi, ils ne pensent qu'à acheter des seigneuries, et je t'assure que quand ils en auront, ils sauront les faire valoir. Mais pour le présent, ce n'est pas une seigneurie, c'est cette terre seulement, c'est cette maudite rivière qu'il me faut. Dire que ce vieux Jérôme Deschênes n'a jamais voulu me vendre son hypothèque de deux cents livres, même à dix pour cent de prime, sous le prétexte qu'il a eu autrefois de grandes obligations à ce M. Guérin....

—Faut que ce bonhomme-là ait une dure mémoire ! Tenez, M. Wagnaër, voulez-vous que je vous dise ? offrez-leur encore une fois un bon prix pour leur terre, et soyez sûr qu'ils finiront par vous la vendre. Ils disent que Pierre va faire un avocat ; sa mère aura bien de la peine à le pousser jusqu'au bout.... Vous aurez leur *bien* sans tant de *manigances* (1).

—Comment, monsieur Pierre Guérin vise au barreau ! C'est un Vallières ou un Moquin en herbe que nous avons si près de nous ! Mais c'est superbe ! Je croyais qu'ils allaient faire des notaires tous les deux. Un avocat ! c'est justement l'homme qu'il me faut. De ce temps-ci les avocats me mangent, et si j'en avais un dans ma famille....

—Vous mangeriez les habitants à vous deux !

—Non ; mais ça m'épargnerait bien des frais, et ça serait de bon conseil. Quel âge a-t-il ce jeune homme ?

—Dix-neuf ans.

—Et Clorinde en a dix-sept ; mais ce serait une affaire magnifique ! La fille prendrait la place du

(1) *Manigances*—intrigues—supercherie—mêlées d'hésitation—tripotage.

père, le fils prendrait la place de la mère, et tout s'arrangerait à merveille," ajouta M. Wagnaër, comme se parlant à lui-même. Puis il parut réfléchir profondément, regardant de temps en temps la maison de madame Guérin. Son compagnon se taisait comme lui. A les voir tous deux contempler d'un air de convoitise ce patrimoine de la veuve et de l'orphelin, on aurait dit deux malfaiteurs décidés à tenter durant la nuit quelque coup de main, et cherchant pour cela à prendre une connaissance exacte des lieux. Le costume du marchand et de son commis n'aurait pas médiocrement contribué à confirmer cette hypothèse peu charitable. Ils avaient chacun de vieilles casaques de gros drap bleu, sales et trouées, de vieux chapeaux cirés et de grandes bottes de peau de bœuf, couvertes de boue, et ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne s'étaient rasés depuis plusieurs jours.

M. Wagnaër était un homme trapu, surchargé d'embonpoint ; son visage était rouge, marqué de petite vérole, et comme frotté d'huile ; son nez plat, ses sourcils épais et roux, ses yeux petits et cironnés, ses lèvres épaisses, sa bouche très grande et laissant voir deux superbes rangées de dents qui auraient fait honneur à un animal féroce. Avec cette formidable mâchoire, M. Wagnaër aurait pu *exploiter* toute la création.

M. François Guillot était un garçon mince, efflanqué, au visage pâle et maigre, aux bras longs et décharnés. Il y avait sur sa figure et dans toute sa personne un air *d'innocence* dont un physionomiste habile aurait fait promptement justice, en la classant tout de suite parmi cette espèce de gens pour qui fut créé le proverbe : *Il fait l'âne pour avoir de l'avoine.*

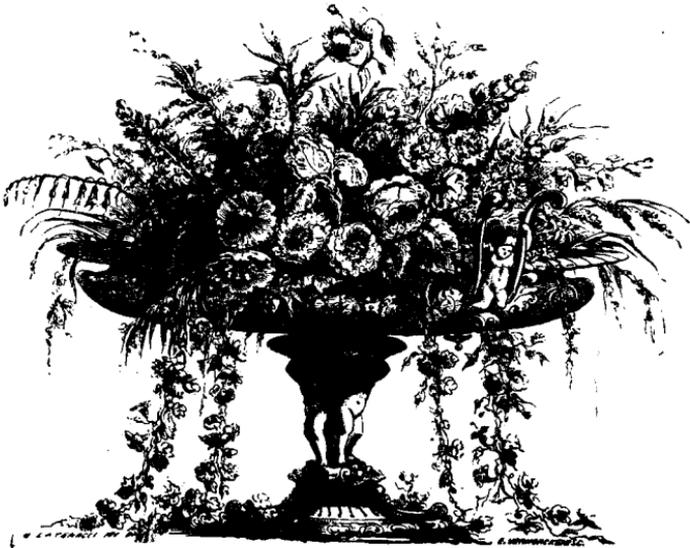
C'était précisément l'agent et l'intermédiaire qu'il fallait à M. Wagnaër auprès des habitants, naturellement soupçonneux, et qui l'étaient à bon droit à son égard. Ceux qui, se défiant du maître, croyaient duper le commis, n'en

étaient que mieux dupés eux-mêmes. Obligé de dissimuler son intelligence durant les trois quarts de la journée, le pauvre garçon s'en dédommageait aux dépens de son maître, durant les heures d'intimité et de confiance, et celui-ci lui pardonnait sa hardiesse d'autant plus volontiers qu'il entourait lui-même de peu de mystère son égoïsme et sa cupidité.

Une visite qu'ils faisaient régulièrement tous les matins et tous les soirs à des nasses qu'ils avaient disposées sur la grève de la petite île, avait amené ces deux personnages à l'endroit où nous les avons trouvés. L'heure favorable pour enlever le poisson étant près d'arriver, ils ne tardèrent pas à diriger leur attention vers le fleuve, et voyant où en était la marée, ils quittèrent la clôture sur laquelle ils étaient appuyés tous deux. Le grand canot de bois approprié à cette expédition, fut bientôt mis à flot, et le conduisant eux-mêmes, ils s'éloignèrent rapidement au milieu des vagues bruyantes et couronnées d'écume.

Pierre-J.-O. Chauveau.

(A suivre.)



LES BARBARES DU XIX^e SIECLE

I

INSUPPORTABLE PRÉTENTION.

R IEN n'est plus irritant que d'entendre les Allemands émettre avec la mauvaise foi et la ténacité qui les caractérise, la prétention de s'être toujours scrupuleusement conformés, pendant la campagne de 1870, aux prescriptions du droit des gens et aux usages admis en temps de guerre par les peuples civilisés.

Pour accréditer cette colossale imposture, ils n'ont reculé devant aucun moyen depuis un quart de siècle, et se sont continuellement appliqués à travestir dans leurs discours et leurs écrits, la vérité historique qui pèse sur leurs épaules comme un écrasant fardeau.

Leur audace s'est accrue au fur et à mesure que le temps a jeté sur le passé le voile de l'oubli, et maintenant ils redoublent d'efforts pour persuader aux générations nouvelles, trop souvent ignorantes des enseignements du passé, que jamais ils n'ont méconnu les devoirs imposés par l'humanité au vainqueur à l'égard du vaincu.

Il était donc utile de rappeler, preuves en mains, à ces impudents mystificateurs, qu'ils ont pendant l'année terrible, commis d'une façon constante, en dehors du droit des gens, en violation des lois de la guerre, les plus exécrables forfaits, et mérité d'être appelés les *Barbares du XIX^e siècle*.

C'est la tâche que nous nous sommes imposée, et, pour la mener à bien, nous avons puisé nos renseignements aux meilleures sources historiques.

D'ailleurs, née d'un crime de droit commun, de l'altération d'un document officiel ; en un mot, d'un faux dont Bismarck, ce coquin blasonné, eut plus tard l'incroyable cynisme de se proclamer l'auteur, la guerre de 1870 devait naturellement se poursuivre dans le crime.

L'implacable et vindicatif roi Guillaume n'a fait que parachever l'œuvre de son misérable serviteur, en transgressant à tout moment les usages universellement admis par les peuples civilisés en cas de conflit armé.

Ce souverain au cœur dur et à la conscience large, qui, au début de la campagne, avait solennellement déclaré vouloir faire la guerre aux soldats et non aux habitants, n'a pas tenu sa parole.

Ce reître du moyen âge qui se disait providentiel et dissimulait, sous les apparences d'une trompeuse bonhomie, un égoïsme féroce et le plus complet mépris de la vie d'autrui, n'épargna jamais aux petits, aux faibles, les plus barbares traitements.

Insensible à leurs gémissements, il les laissa torturer et fusiller.

L'histoire dira de lui qu'il a trempé ses lauriers dans le sang innocent, qu'il a porté de toute part la torche incendiaire et la corde du bourreau.

Les générations à venir sauront encore qu'il ne cessait d'allier à une froide cruauté la plus répugnante hypocrisie, et que pour innocenter ses forfaits aux yeux des hommes, il ne craignait pas d'attribuer à l'intercession divine les succès inespérés qu'il ne devait qu'à un concours de circonstances inouïes, à la force brutale et à la basse trahison.

Sans doute le Tout-Puissant dont l'intelligence humaine est impuissante à pénétrer les insondables desseins, a souffert que la France fût momentanément abaissée ; mais celui-là offense Dieu, source de toute lumière, dispensateur de toute justice, qui prétend en faire le complice du mensonge et de l'iniquité.

Tôt ou tard, le crime, un instant triomphant, reçoit le juste châtement qu'il mérite.

Il faudrait écrire d'interminables volumes, pour enregistrer tous les crimes que les barbares du XIX^e siècle ont commis contre le droit des gens pendant la dernière guerre ; aussi, bornerons-nous nos efforts à mettre en relief quelques-uns des actes que la civilisation est le plus en droit de leur reprocher.

II

LA VÉRITÉ SUR LES CRIMES DE BAZEILLES. — RÉCIT D'UN
AUMONIER MILITAIRE. — LES ANGLAIS RÉSIDANT A SEDAN.

Si, à Bazeilles, les Français s'illustrèrent par une défense dont l'univers entier admire l'héroïsme, les Bava-rois y conquièrent également une impérissable célébrité, mais ce fut celle à laquelle pourraient avoir droit les pirates du Tonkin ou les Peaux-Rouges du Far-West américain.

Des maisons enduites de pétrole et livrées aux flammes, de braves gens dont le seul crime avait été de défendre leurs biens et leurs familles, impitoyablement fusillés, des femmes, des enfants rejetés dans les flammes à coups de baïonnette et brûlés vifs, telles sont les horreurs dont les hordes de barbares vomies par l'Allemagne, se rendirent coupables à Bazeilles, le 1er septembre 1870.

Détail épouvantable : plusieurs jours après la bataille, une odeur fétide de chair humaine carbonisée se dégageait encore des ruines accumulées et empestait l'atmosphère.

Il faut bien que les atrocités commises à Bazeilles aient reculé les limites de l'horreur, pour que le *Times*, de Londres, cet organe notoirement francophobe, ait, à la date du 15 septembre 1870, énergiquement protesté contre ces abominations dont plusieurs sujets anglais avaient été les témoins oculaires.

Mais si les crimes dont Bazeilles fut le théâtre le 1er septembre, resteront un éternel opprobre pour l'Allemagne, du moins furent-ils commis au cours d'une lutte désespérée, par un ennemi grisé de poudre et de sang.

On ne peut étendre ce semblant d'excuse aux atroces vengeances exercées, le lendemain 2 septembre, par les troupes bavaroises, contre les habitants qui avaient échappé au massacre de la veille, et contre les soldats que le sort des armes avait fait tomber entre leurs mains.

Un jour après que toute résistance eut cessé à Bazeilles, les sauvages qui s'étaient emparés de ce bourg, ont sans utilité, uniquement poussés par l'inférieure passion du mal, incendié la plupart des édifices que le feu avait épargnés la veille, lâchement fusillé de malheureux habitants sans défense, passé par les armes des soldats de notre armée simplement coupables de leur avoir opposé, 24 heures auparavant, une héroïque résistance.

C'est en vain que le général Von der Tann, qui commandait les Bavarois devant Bazeilles, a démenti dans une lettre publiée par l'*Allegemeine Zeitung*, les attentats au droit des gens et à la civilisation commis par ses immondes soldats les 1er et 2 septembre ; il n'est arrivé qu'à faire éclater au grand jour son indignité et sa mauvaise foi.

Les innombrables démentis des témoins oculaires les plus dignes de confiance, ont confondu la fourberie de cet impitoyable égorgneur.

Parmi ces protestations, il importe de signaler celle de l'abbé Damenech, ancien aumônier de notre 12e corps d'armée, écrivain distingué et auteur d'un remarquable ouvrage intitulé *Histoire de la campagne de 1870*.

M. l'abbé Damenech, un saint prêtre dont la parole ne saurait être mise en doute, a, dans une lettre rendue publique, rappelé ainsi qu'il suit les crimes commis sous ses yeux, à Bazeilles, le 1er et le 2 septembre :

“ Je me contenterai, dit-il, de prier M. Von der Tann de parcourir l'*Illustrite Kreigs Cronick* (chronique illustrée de la guerre), imprimée à Leipzig.

“ Il y trouvera, page 173, un dessin allemand représentant une vue de Bazeilles et quantité d'habitants attachés et fusillés dans les rues.

“ Dans une autre livraison de ce journal, il verra des Bavaois poursuivant des femmes, des enfants, et les tuant comme des bêtes fauves.

“ En outre, je le prierai d'aller à l'hôpital d'Ingolstadt, où il trouvera un officier bavarois devenu fou à la suite des horreurs qu'il a vu commettre à Bazeilles par ses compagnons d'armes.

“ Non seulement je maintiens tout ce que j'ai dit dans mon *Histoire de la campagne de 1870*, relativement à l'incendie de Bazeilles et aux pertes énormes subies par les Bavaois dans ce bourg, mais encore je puis affirmer que le général Von der Tann sait pertinemment que sa lettre est un chef-d'œuvre de duplicité.

“ En effet, n'est-ce pas lui, son état-major, la musique et un bataillon de la garde royale, qui formaient le cortège des officiers que j'ai enterrés à Bazeilles ?

“ N'ont-ils pas vu comme moi, en traversant les rues de ce bourg, les Bavaois mettre le feu, dans la matinée du 2 septembre, à la mairie, aux usines et aux maisons qui n'étaient pas encore brûlées ?

“ N'ont-ils pas tous vu comme moi, dans cette même matinée, les groupes d'hommes, de femmes et d'enfants qu'on allait fusiller du côté de la Meuse et de Rémilly ?

“ Dans la quatrième édition que je prépare de mon livre, j'espère citer les noms des *seize soldats de l'infanterie de marine qui ont été fusillés avec le lieutenant Vatin et le sous-lieutenant Chevalier, qui s'étaient rendus après avoir épuisé leurs munitions* et ne pouvaient plus se battre.

“ Je citerai bien d'autres assassinats de ce genre, et si

le général tâche de se laver les mains de tout le sang répandu *en dehors des lois de la guerre*, je lui dirai : général, mettez des gants, car le sang restera sur vos mains comme il reste sur votre conscience, si vous en avez une."

Réduit au silence par la précision de ces accusations, Von der Tann se garda bien d'y répondre, et il agit sagement.

Ces crimes monstrueux eurent pour corollaire un acte qui peint bien quelle cruauté inutilement féroce les Allemands déployèrent à l'égard des populations envahies : ces barbares s'opposèrent à ce que des secours fussent distribués aux malheureux habitants de Bazeilles, décimés, ruinés, mourant de faim et sans abri.

Voici les faits.

Des Anglais résidant à Sedan avaient eu l'idée charitable d'ouvrir une souscription en faveur de ces infortunés, et avaient affiché dans les principaux hôtels de la ville, un appel à la générosité de leurs compatriotes.

Informé de ce fait, le commandant de place prussien nommé Richard Gœlch, fit placarder, le 27 septembre, dans la ville de Sedan, un arrêté qui interdisait la souscription et dans lequel on lisait notamment ceci :

" J'ai appris qu'à la Croix d'Or et dans d'autres hôtels, on a fait coller l'affiche ci-jointe pour quêter en faveur des pauvres de Bazeilles : — Subscriptions are respectfully solicited in aid of destitute inhabitants of Bazeilles.

" Je vois dans cet acte un blâme et une fausse interprétation de la *sentence* exécutée contre ce village en vertu des lois de la guerre (!). Cela ne peut être toléré, surtout de la part d'étrangers qui se permettent de juger la manière d'agir des troupes allemandes, et qui, en outre, font fabriquer encore aujourd'hui des armes et des munitions contre nous."

Il résulte de ce document, d'une part, que l'état-major

prussien empêchait avec une inhumanité révoltante l'essor de la charité privée, d'autre part, qu'il reconnaissait que Bazeilles avait été détruite en vertu d'une *sentence*, et non pas seulement pendant la bataille du 1^{er} septembre, comme l'avait mensongèrement prétendu Von der Tann.

Ainsi, les Bavares ont, le jour où ils se sont emparés de Bazeilles, fusillé en masse les habitants de ce bourg, incendié leurs maisons, rejeté dans les flammes quantité de femmes et d'enfants qui furent brûlés vifs. De plus, le 2 septembre. longtemps après que toute résistance eut cessé, ils ont continué leur œuvre de destruction et de mort dans des conditions particulièrement épouvantables. Enfin, quelques jours plus tard, par un raffinement d'inhumanité inimaginable, ils ont insulté à la détresse de leurs victimes et misérablement interdit que des âmes compatissantes vinsent en aide à leur infortune.

Peut-on imaginer plus basse vengeance, plus lâche férocité ?

III

LE BOMBARDEMENT DE STRASBOURG DÉCRIT PAR LE R. P. JOSEPH.—LES ALLEMANDS DANS L'EST.

A Bazeilles, les Allemands avaient réduit en cendres les demeures des habitants et versé à flots le sang de ces malheureux.

A Strasbourg, non contents de faire pleuvoir les obus sur les demeures particulières et de broyer sous les décombres des femmes et des enfants, ces fils de la docte Germanie se sont appliqués à anéantir systématiquement les richesses artistiques et littéraires dont la vieille cité alsacienne était si justement fière ; ces savants théologiens, ces philosophes chrétiens, ont pris pour cible de leurs canons les églises, les hôpitaux, faisant ainsi non seulement la guerre aux hommes, mais encore à la science.

La cathédrale de Strasbourg, cette merveille de l'art, fut en partie détruite ; l'hôpital flamba, le musée, la bibliothèque brûlèrent. Huit mille manuscrits, fruit de travaux séculaires, précieux legs du passé aux générations futures, disparurent dans un immense brasier.

Digne émule du stupide Omar qui, aux temps anciens, livra aux flammes la bibliothèque d'Alexandrie, le général Werder mit tout son zèle à détruire des livres, à anéantir, avec les êtres vivants, les chefs-d'œuvre de l'art et les trésors de la science.

Canonner les remparts, c'était assurément son droit, mais abattre les maisons à coups d'obus, assassiner la population civile, était un crime contre l'humanité, détruire les monuments et les livres, un attentat contre la civilisation.

Telle fut la violence inouïe du bombardement qui mit Strasbourg à feu et à sang, que 404 maisons sur 3,600 furent effondrées, et que l'on compta 300 morts et 1,700 blessés dans la population civile.

Le R. P. Joseph, qui fut un des témoins et un des héros du siège de Strasbourg, a, dans son livre d'un intérêt si poignant *la Captivité à Ulm*, décrit ainsi qu'il suit les horreurs de ce bombardement :

“ Il faudrait, dit-il, remonter à la destruction de Jérusalem, pour se faire une idée de ces ruines et de ces cadavres.

“ Les nuits des 18, 19, 23, 24, 25, 26 août, dépassent en horreur tout ce qu'on peut imaginer.

“ A 8 heures du soir l'inferral tapage commençait, et durait jusqu'au lendemain. C'était un roulement de tonnerre continu, des sifflements stridents, le fracas de murs qui s'écroulent, un océan de flammes qui s'échappaient de tous les coins de la ville, les cris plaintifs des agonisants. La nuit du 24 ne peut se décrire. Les 300 bouches à feu réunies autour de la place, vomirent en même temps leurs plus terribles projectiles.

“ Dans toute la ville, on entendait les cris sinistres “ au feu”, qui se mêlaient au fracas épouvantable des boulets et des balles. La ville était dans un océan de flammes et de fumée. Des multitudes de femmes et d'enfants fuyaient leurs habitations, heureux s'ils ne succombaient pas en chemin.

“ C'est dans cette même nuit, que furent anéantis le musée avec ses remarquables toiles, et la bibliothèque avec ses incomparables manuscrits.

“ L'évêque tenta de fléchir Werder : il était à peine rentré que l'ennemi lui répondit. En effet, vers minuit, on put contempler un tableau terriblement grandiose ; la cathédrale, cette merveille de l'art, était en feu. Dans cette même nuit l'hôpital civil brûlait.”

Il faut d'ailleurs reconnaître que si pendant cet effroyable bombardement qui se prolongea pendant plus de quarante jours, les lieutenants de Guillaume se conduisirent avec la plus révoltante barbarie, le peuple allemand fit preuve, à l'égard des malheureux assiégés, de sentiments non moins féroces.

Comment les habitants du grand-duché de Bade n'ont-ils pas compris qu'ils portaient un défi au monde civilisé, en accourant chaque jour repaître leurs yeux du massacre de centaines d'êtres humains ?

Leurs plus joyeuses excursions avaient pour but les abords de la malheureuse ville qu'un ouragan de projectiles écrasait, et que dévorait un océan de flammes.

Bien à l'abri des obus, ils venaient là en famille, en partie fine, déjeuner sur l'herbe, jugeant des coups, applaudissant les artilleurs. Des femmes, des enfants, étonnaient les Prussiens eux-mêmes par leurs instincts féroces, par leur joie de cannibales quand un boulet tombait juste.

En Allemagne, le peuple et l'armée nous portaient une même haine que rien ne pouvait assouvir ni désarmer.

Aussi, bien loin d'adoucir leur cœur en y faisant pénétrer des sentiments généreux, la victoire ne fit-elle qu'exaspérer la fureur dévastatrice de nos ennemis; aussi, bien loin de satisfaire leur rage homicide, les flots de sang qu'ils répandaient quotidiennement, ne servaient-ils qu'à l'aviver encore davantage.

Sans miséricorde, ils infligèrent à nos autres places de guerre de l'Est, le même traitement qu'à Strasbourg.

Phalsbourg, Belfort, Toul, devinrent d'affreux brasiers, de lamentables amas de ruines sous lesquels étaient ensevelis des milliers d'infortunés dont un grand nombre appartenait à l'élément civil de la population.

A Soissons l'hôpital fut réduit en cendres; à Mézières l'ambulance fut incendiée par les obus *sans qu'on pût sauver les blessés*; à Rocroi le tiers de la ville fut brûlé.

Le bombardement de Verdun fut particulièrement meurtrier pour les habitants de cette ville. Un jour, notamment, un obus éclata au milieu d'un groupe de femmes qui s'étaient réunies dans un but charitable, et tua la plupart de ces malheureuses.

Indigné de tels attentats contre le droit des gens, le commandant de la place de Verdun, le général Guérin de Waldesbach, un Alsacien à l'âme vaillante et généreuse, adressa au général Von Gayl, vrai Prussien au cœur de bronze, la lettre suivante :

“ Général, j'avais pensé jusqu'à ce jour, que la guerre entre la Prusse et la France devait être un duel entre deux armées et j'étais bien loin de m'imaginer que des habitants inoffensifs, des femmes, des enfants, verraient leur fortune et leur vie si injustement engagées dans la lutte.

“ Si vous pensez que cette manière d'agir de votre part, que je me dispenserai de qualifier, peut contribuer en quoi que ce soit à hâter la reddition de la ville, vous êtes dans une profonde erreur. Ce que les habitants ont souffert jusqu'ici, n'a servi qu'à augmenter l'abnégation que commandaient leur position et leurs sentiments patriotiques.”

Le général Guérin de Waldesbach avait dit vrai : loin de se laisser décourager, les défenseurs de Verdun puisèrent dans leur indignation une force nouvelle qui leur permit de résister encore près de deux mois.

Bitche ne put être pris, aussi les Allemands se vengèrent-ils du courage de nos soldats sur les malheureux habitants, dont ils se complurent à anéantir systématiquement les demeures. On ne saurait trop rappeler qu'après le siège de cette ville, *trois maisons* qui, du reste, avaient elles-mêmes beaucoup souffert, restaient seules habitables.

Belfort subit un investissement de trois mois et demi et un bombardement de 73 jours, au milieu de quelles souffrances, Dieu seul le sait.

Jamais peut-être on ne vit mortalité pareille à celle qui sévit dans cette héroïque cité que la vaillance de ses défenseurs a conservée à la France. A la fin du siège, les planches manquaient pour confectionner les cercueils, et les chiens, les rats en profitaient pour dévorer les cadavres entassés dans les ambulances avant leur inhumation dans la fosse commune.

A chaque instant, on rencontrait sur la voie publique des débris humains qui rendaient l'air irrespirable et répandaient de toute part des miasmes mortifères.

Tels furent les moyens auxquels les Allemands eurent recours, dès le début de la campagne, pour se concilier le cœur des populations d'Alsace-Lorraine, auxquelles ils se prétendent unis par les liens d'une commune origine nationale.

IV

ABOMINATIONS COMMISES A CHATEAUDUN.—RÉCITS DE TÉMOINS OCULAIRES.

Nous venons de voir de quelle façon l'ennemi agissait à l'égard des places de guerre ; hâtons-nous d'ajouter que le traitement infligé par lui aux villes non fortifiées qui tentèrent de lui résister, fut plus atroce encore.

A Châteaudun, notamment, les barbares qui souillaient notre territoire, se rendirent coupables d'actes épouvantables dont l'horreur ne peut être égalée que par la gloire dont se couvrirent les défenseurs de cette héroïque cité.

Personne n'ignore qu'à Châteaudun, le 18 octobre 1870, douze cents francs-tireurs, pompiers et gardes nationaux tinrent en échec pendant neuf heures la 22e division allemande, forte de douze mille hommes, et à laquelle ils tuèrent 30 officiers et 2,000 soldats.

Pour châtier la vaillance de ces braves gens, les Allemands commencèrent par écraser la ville sous un ouragan d'obus, dirigeant de préférence leur tir sur l'hôpital, puis, une fois maîtres de la position, ils achevèrent d'assouvir leur vengeance par l'incendie, le pillage, le meurtre, l'arrestation en masse de la population.

Voyons d'abord ce que M. Lumière, maire de Châteaudun, a dit de ce bombardement, dans le rapport qu'il adressa au gouvernement de la Défense nationale.

“ La plupart des maisons, conclut ce rapport, furent atteintes et plus ou moins gravement endommagées ; mais l'objectif principal de l'ennemi était visiblement les édifices publics, les églises de la Madeleine et de Saint-Valérien, l'hôtel de la sous-préfecture et, ce qui est triste à dire, *l'hôpital a été percé d'une multitude de projectiles. On voudrait mais on ne peut invoquer l'erreur ou le hasard ;* sa position isolée, son grand drapeau blanc à la croix rouge, ne laissaient aucun doute sur les intentions de l'ennemi.

“ Les salles exposées au feu ont été traversées par les obus, et l'un des projectiles, passant entre le chirurgien qui venait d'amputer un bras à un blessé et la sœur qui l'assistait, a jeté dans la salle une telle terreur, que tous les blessés, y compris l'amputé, se sont précipités sans vêtements dans les caves.”

Comme on le sait déjà, ces honteux attentats contre l'humanité, n'étaient que le sinistre prologue d'un drame bien plus terrible encore.

En effet, sitôt que toute résistance eut cessé, nos sauvages ennemis, assoiffés de vengeance, se hâtèrent d'enduire de pétrole 225 maisons, puis y mirent le feu après les avoir pillées de fond en comble.

Dans un livre d'un intérêt exceptionnel intitulé *la Défense de Châteaudun*, un témoin oculaire, M. Isambert, député d'Eure-et-Loir, nous fait connaître en détail comment ils s'y prirent pour commettre ces nouveaux crimes.

Au fur et à mesure qu'ils s'emparaient d'une rue, racontait-il, ils faisaient irruption dans les maisons, s'emparaient de tous les objets d'une certaine valeur, principalement des robes de femmes et des pendules, puis ils enduisaient méthodiquement de pétrole, avec un pinceau, les portes, boiserie, escaliers, auxquels ils mettaient immédiatement le feu.

Cette sinistre besogne se poursuivait non pas au hasard, mais avec une régularité et une méthode remarquable.

Ici nous citons textuellement M. Isambert :

“ En peu de temps, dit-il, l'opération se régularisa, les incendiaires se divisèrent en sections de 60 à 80 hommes. La moitié stationne dans la rue, l'arme au bras, surveillant à deux pas des murs, le visage tourné vers la porte. Le reste est divisé en deux escouades de 15 à 20 hommes chacune.

“ La première entre dans une maison, opère le déménagement minutieux de tout ce qui peut avoir une valeur, puis, pendant qu'elle va exercer son industrie dans la maison voisine, la seconde escouade prend sa place, oint la maison et l'allume sur dix points à la fois.

“ Grâce à cette intelligente division du travail, le fléau marche avec une rapidité tout à fait satisfaisante, et l'on joint d'honnêtes profits au plaisir de la vengeance.”

On le conçoit, nombre de malheureux qui ne purent quitter à temps leur demeure, furent brûlés vifs, beaucoup de femmes et d'enfants réfugiés dans les sous-sols, périrent asphyxiés.

Quelques jours plus tard, dans une seule cave, on trouva

dix personnes mortes étouffées et dont le visage reflétait les souffrances d'une horrible agonie.

L'incendie et le vol ne suffisant pas à assouvir la rage de la soldatesque en délire, d'innombrables attentats furent commis par elle sur les malheureux habitants.

Beaucoup d'entre eux, comme le capitaine en retraite Michau, furent passés par les armes sous le plus futile prétexte, d'autres torturés avec un raffinement de cruauté inimaginable.

Dans la rue de Bel-Air, les époux Viger, deux vieillards de 70 et 75 ans, furent contraints, sous peine de mort, de mettre eux-mêmes le feu aux rideaux de leur lit. Un peu plus loin, dans la rue de Chartres, les Allemands ayant fait irruption dans une maison, en trouvèrent le propriétaire, André Martin, cloué sur son lit par la paralysie. Ces monstres mirent le feu au matelas de ce malheureux, et, tout en ricanant, le firent périr dans les flammes.

On pourrait citer encore nombre d'atrocités du même genre.

Les bandits qui s'étaient rendus maîtres de Châteaudun, mirent le comble à leurs forfaits par un acte de trahison d'autant plus odieux, qu'il fut l'œuvre directe de l'état-major prussien.

Nous en empruntons le récit à l'excellent ouvrage de M. Grenest intitulé *l'Armée de la Loire*.

“ Quand ils ont assez du spectacle de leur vengeance, dit M. Grenest, les officiers allemands entrent à l'hôtel du *Grand Monarque*, rue de Chartres, pour souper.

“ Il y a là le général Von Wittich en personne, le duc de Saxe-Meiningen, les généraux Hontheim et Kronscky, et une soixantaine d'officiers.

“ Surtout un bel éclairage,” recommandait le général Wittich.

“ L'hôtelier M. Sénéchal, et sa femme, tout effrayés, se multiplient ; ils dévalisent leur basse-cour, vont à la cave

chercher leur meilleur vin, mettent sur la table toute leur provision de bougies.

“ Les officiers encouragent ce zèle, et font joyeusement honneur au festin. Au dessert, ils se félicitent chaudement de leur victoire dans une longue série de toasts qu'accompagnent les derniers éclats de la fusillade.

“ La cérémonie terminée, le général Wittich fait appeler M. et Mme Sénéchal : — Excellent dîner, leur dit-il, surtout pour un dîner qui n'a pas été commandé d'avance. — Vous êtes indulgent, général. — Non, non, excellent en vérité, aussi je veux vous en récompenser par un conseil : si vous avez quelque chose de précieux, faites-en un paquet et quittez votre maison, il n'y fera pas bon dans un quart d'heure....

“ Mme Sénéchal se jette aux pieds du facétieux général. Le duc de Saxe-Meiningen prend alors la parole : “ Vous n'entendez donc pas ? On vous dit que vous n'avez que le temps,” et saisissant un flambeau, Monseigneur se dirige allégrement vers la fenêtre la plus proche, et met le feu aux rideaux. Les autres officiers s'empressent d'imiter cet exemple et allument l'incendie par toute la maison. “ C'est parfaitement inutile, disent en souriant ces messieurs restés dans la salle à manger aux gens de l'hôtel qui essayent d'instinct de combattre l'incendie, puisque déjà tout brûle aux étages supérieurs”, — ce qui était vrai.”

Est-ce assez atroce, peut-on imaginer plus hypocrite cruauté, plus exécration félonie, plus misérable raillerie !

Quel spectacle de voir ces généraux, ces princes du sang, une fois bien repus et le cigare aux lèvres, incendier de leurs propres mains, entre la poire et le fromage, la maison où ils avaient reçu l'hospitalité !

Toute la soirée et la nuit du 18 octobre, l'incendie fit rage, sans qu'il fût permis à la population de tenter le moindre effort pour faire la part du feu. Ce ne fut

que le lendemain 19 octobre, que le général Kinsky accorda aux malheureux habitants l'autorisation de disputer au fléau ce qui restait de leur cité. Hélas! on ne le comprend que trop, la plus grande partie de la ville de Châteaudun n'était plus alors qu'un amas de ruines fumantes.

Voici en quels termes le *Staats Anzeiger*, journal officiel de Berlin, a décrit l'aspect de la ville, le lendemain du bombardement :

“ Des murs démolis, des portes renversées, les toits effondrés, rendaient les rues presque impraticables. L'église elle-même a été presque entièrement détruite par les obus; d'immenses blocs de pierre sont sortis des murs, des tuiles ont été dispersées ça et là, et une grenade a éclaté dans le clocher. Des rues entières étaient en feu.

“Pendant la nuit précédente, les Français avaient négligé leurs blessés dont un grand nombre, retenus dans les maisons, furent brûlés vifs....

“Les flammes qui émergeaient des ruines étaient si vives que, le soir venu, il faisait encore clair comme en plein jour.”

Comme on le voit, tout en décrivant l'aspect de la ville de Châteaudun, le *Staats Anzeiger* raconte en passant, comme la chose la plus naturelle du monde, comme un fait divers sans grande importance, que la plupart de nos blessés périrent dans les maisons livrées aux flammes par les soldats allemands.

Dès que le jour parut, le lendemain de ce terrible drame, les Allemands organisèrent en grand le pillage des maisons qui avaient échappé à l'incendie.

“ Rue Royale, dit dans son *Journal de l'Invasion*, M. Montarlot, substitut à Châteaudun, au moment où je rentrais chez moi, je vis un groupe de soldats se ruer sur le bureau de poste, faire sauter la devanture, forcer la caisse, disperser les correspondances.

“D'autres, armés de haches, fracassent les portes voisines et s'introduisent par les volets éventrés.

“Chaque maison reçoit dix à douze hommes qui s'y installent en maîtres, et dont le premier soin est de se précipiter à la cave.”

C'est alors que les Allemands arrêterent au hasard, dans la ville, une centaine de personnes qu'ils prirent comme otages.

M. Montarlot nous apprend qu'on les conduisit dans une tuilerie, et qu'on les y parqua dans une fosse profonde où ils avaient de l'eau jusqu'à la cheville.

Quelques heures plus tard, on les mit en route à marches forcées sur Orléans, puis on les conduisit en Poméranie, à Colberg sur les bords de la Baltique, où ils menèrent une existence épouvantable.

Nous aurons l'occasion de reparler un peu plus loin, de ces otages.

Camille Derouet.

(A suivre.)



CHRONIQUE DU MOIS



ON connaît la scène si vraie de la comédie d'Émile Augier, où le marquis de Presles, en gouaillant, propose à son beau-père Poirier de faire de lui un pair de France ou un baron, ce que ce dernier accepte avec un enthousiasme qu'aucune crainte ne vient gâter. En cherchant un peu, je crois qu'on trouverait du Poirier dans plusieurs d'entre nous. Mais nul n'en a une plus forte dose que le jeune avocat qui a accepté, le mois dernier, d'écrire tous les mois une chronique pour la REVUE CANADIENNE.

Par malheur, le marquis de Presles, c'est-à-dire l'excellent directeur de la REVUE, était sérieux, et Poirier a eu le temps de réfléchir. L'enthousiasme chez lui a fait place à la crainte, et il commence à regretter que son marquis de Presles, suivant en tous points celui d'Augier, ne se soit point esclaffé tout de suite.

C'est que, lorsqu'on y songe un peu sérieusement, ce n'est pas chose facile que d'embrasser d'un regard tout le mois qui vient de s'écouler, de résumer les faits et gestes des souverains et des chefs d'État, de jeter hâtivement une couronne sur un cercueil à peine refermé, et de revenir ensuite regarder autour de soi ce qu'on a fait dans notre pays, pendant que l'Europe légiférait, se disputait ou pleurait ses morts illustres. On conçoit donc que Poirier, devant les difficultés de sa tâche, demande à retourner planter ses choux.

Cependant il faut toujours compter un peu sur l'indulgence de son lecteur, habitué, du reste, dans notre pays, à pardonner des péchés de ce genre. J'espère donc qu'on n'exigera de moi, pour un début, ni des considérations

profondes ou autres, sur les grands événements politiques de l'Europe, ni un résumé de tout ce que nous a donné l'année qui vient de se terminer. N'enlevons pas Dreyfus au *Figaro*, ni la question austro-hongroise à M. de Pressensé, et faisons à l'année qui a vu l'apothéose de la souveraine de l'empire britannique ce que les soldats de sir John Moore ont fait à leur illustre chef : laissons-la seule dans sa gloire !

* * *

Une réelle douleur a traversé la France : Alphonse Daudet est mort.

Paris, la ville aux joies bruyantes et aux grands chagrins, n'avait pas fini d'acclamer ses deux nouveaux académiciens, — M. Theuriet et M. Vandal, — qu'on lui annonçait, foudroyante et imprévue, la mort de celui qui avait dit un jour : “ Je n'ai jamais cherché, je ne cherche pas, je ne chercherai jamais à être de l'Académie.”

Daudet a tenu parole. Il est mort sans être entré au nombre de ceux que l'on qualifie d'immortels. Il s'est contenté d'être le plus grand écrivain de son temps peut-être, et à coup sûr le plus varié et le moins discuté.

J'avais, pour cette première chronique, jeté sur le papier, peu après la mort du grand romancier, quelques mots sur les traits les plus caractéristiques de sa vie et de ses écrits. Mais il paraît que tous les écrivains de la *Revue*, heureux du changement qui s'est produit chez elle, ou remplis d'un plus grand enthousiasme en entrant dans cette année nouvelle, n'ont laissé à leur nouveau collaborateur qu'un espace rigoureusement restreint. Force m'est donc de laisser mon texte dormir d'ici au mois prochain chez l'imprimeur. Je ne puis m'empêcher de regretter ce retard pour ma prose,

“ Car dans ce pays-ci, quinze jours, je le sais,
Font d'une mort récente une vieille nouvelle.
De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle,
L'homme par tout pays en a bien vite assez.”

* * *

On a beaucoup parlé dans nos journaux, et de diverses manières, d'une aventure héroïco-galante arrivée à un de nos compatriotes actuellement à Paris. Le pauvre garçon ne méritait réellement

“ Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.”

Voici les faits en peu de mots. Notre héros, grand parleur et gascon par tempérament, entretenait plus souvent que de raison ses compatriotes tantôt sur ses richesses, tantôt sur ses succès mondains. L'un d'entre eux, qui, attendant depuis plusieurs années, à Paris, une situation qui lui échappe toujours, a naturellement plus de loisirs que d'argent, jugea, en profond connaisseur du cœur humain, qu'en prenant ce jeune homme par ses défauts, on pourrait peut-être se procurer un bon dîner. De là à souffler quelques mots à l'oreille d'un camarade de café, tout aussi vicomte que vous et moi, et également alléché par la promesse d'une “ boulottade ” hors du commun, il n'y avait qu'un pas. Des regards hautains, une gifle, une provocation, des témoins constitués, et le tour est joué. On charge les fusils à poudre, un médecin de connivence est amené ; les témoins de part et d'autre sont de bons amis des combattants, ce qui rendra plus gaies les agapes fraternelles qui suivront le coup de fusil ; le soi-disant vicomte tombe ; on lui serre le cou d'un bandeau pour arrêter le sang qui coule, et l'on décide à l'unanimité que, dès que la victime sera rétablie, affaire d'un petit quart d'heure, le vainqueur devra payer un dîner à tous ceux qui ont pris part au duel. La bravoure a bien coûté à notre jeune et valeureux compatriote la jolie somme de 450 francs, mais

“ Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.”

En vérité, ce n'était pas la peine de faire tant de bruit sur cette affaire.

Gd. Fabre-Surveyer.